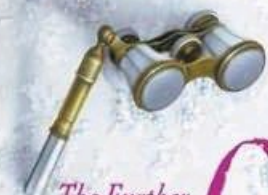


FOUR SCANDALOUSLY ROMANTIC NOVELLAS FROM
New York Times Bestselling Author

JULIA QUINN
SUZANNE ENOCH
KAREN HAWKINS
MIA RYAN



*The Further
Observations of* **Lady
Whistledown**

She knows ALL the ton's most delicious secrets!

Julia Quinn

Les nouveaux potins de Lady Whistledown.

Prologue.

En Mai, Susannah Ballister rencontrait l'homme de ses rêves...

Il y avait tellement eu de commérages au bal de Lady Trowbridge à Hampstead que votre dévouée chroniqueuse avait eu du mal à faire tenir tout cela dans une même colonne. Peut-être que le plus étonnant -et certains diraient le plus romantique- moment de la soirée, fut néanmoins lorsque l'honorable Clive Mann-Formsby, frère de l'énigmatique Comte de Reniminster, a demandé à Miss Suzanne Ballister de lui accorder une danse.

Miss Ballister, avec ses cheveux et ses yeux bruns, était reconnue pour être l'une des beautés les plus exotiques de la saison, mais tout de même, on ne l'avait jamais considérée comme faisant partie de la classe des incomparables jusqu'à ce que Monsieur Mann-Formsby la prenne pour partenaire à l'occasion d'une valse... et demeure à ses côtés pour le reste de la soirée.

Bien que Miss Ballister ait eu de nombreux prétendants, aucun n'avait été aussi beau ou éligible que Monsieur Mann-Formsby, qui laissait systématiquement une traînée de soupirs, de pâmoisons et de cœurs brisés dans son sillage.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

17 May 1813.

En Juin, sa vie était aussi parfaite qu'elle aurait pu l'être.

Vers la fin de la semaine dernière, Monsieur Mann-Formsby et Miss Ballister continuèrent à régner en tant que couple le plus assorti de la société au bal de Shelbourne... ou tout au moins le plus apprécié, comme on peut l'imaginer, étant donné que les boucles de Miss Ballister sont plutôt d'un brun foncées.

Cependant, les cheveux dorés de Monsieur Mann-Formsby compensaient ce léger désagrément. Et en toute honnêteté, bien que votre dévouée chroniqueuse n'ait pas l'habitude des divagations sentimentales, il est vrai que le monde semble un brin plus passionnant en leur présence. Les lumières semblent plus lumineuses, la musique plus belle et l'atmosphère positivement plus vibrante.

Et sur ce, votre dévouée chroniqueuse met fin à cette colonne. Un tel romantisme réveille le besoin de sortir et d'oublier la pluie qui a tendance à amplifier la mauvaise humeur.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

16 Juin 1813.

En Juillet, Susannah commença à imaginer une bague à son doigt...

Jeudi dernier, on a vu Monsieur Mann-Formsby à Mayfair, entrant dans l'établissement le plus réputé dans les créations de bijoux.

Quelqu'un peut-il vraiment dire qu'un mariage sera bientôt envisagé et quelqu'un peut-il vraiment dire qui sera éventuellement la future mariée ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

26 Juillet 1813.

Et puis vint Août.

Les petites manies et les affaires de la société sont généralement ennuyeuses et faciles à prédire, et de temps à autre quelque chose de déconcertant se produit et vous surprend autant que votre dévouée chroniqueuse.

Monsieur Clive Mann-Formsby s'est engagé. Mais pas envers Susannah Ballister.

Après une saison entière de cour plutôt assidue auprès de Miss Ballister, Monsieur Mann-Formsby a préféré demander à Miss Harriet Snowe d'être son épouse, et, à en juger par la récente annonce dans le Times de Londres, elle a accepté.

La réaction de Miss Ballister face à ce dénouement reste inconnue.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

18 Août 1813.

Ce qui nous conduit, plutôt péniblement, en Septembre.

La nouvelle est parvenue jusqu'à votre dévouée chroniqueuse que Miss Suzanne Ballister a quittée la ville et s'est retirée pour le reste de l'année dans la maison de campagne de sa famille dans le Sussex.

Votre dévouée chroniqueuse peut difficilement le lui reprocher.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

3 Septembre 1813.

Chapitre 1

Il a été rapporté à l'attention de votre dévouée chroniqueuse que l'honorable Mann-Formsby et Miss Harriet Snowe se sont mariés le mois dernier dans la résidence ancestrale du frère aîné des Mann-Formsbys, le Comte de Renminster.

Le couple nouvellement marié est retourné à Londres pour profiter des festivités de l'hiver, tout comme Miss Susannah Ballister, qui, comme nous le savons tous, n'a pas remis les pieds à Londres depuis la saison dernière, lorsqu'elle avait été assidûment courtisée par Monsieur Mann-Formsby, jusqu'au moment où il a fait sa déclaration à Miss Snowe.

Votre dévouée chroniqueuse imagine que toutes les hôtesse à travers la ville sont occupées à vérifier leurs listes d'invités. Assurément, il ne serait pas convenable d'inviter les Mann-Formsbys et les Ballisters aux mêmes événements.

Il ferait assez froid dehors, une confrontation entre Clive, Harriet et Susannah rendrait assurément l'air encore plus glacial.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

24 Janvier 1814.

Selon Lord Middlethorpe, qui venait juste de consulter sa montre à gousset, il était précisément six minutes passée de onze heures dans la soirée –et Susannah Ballister savait très bien que ce jour était un jeudi en date du vingt sept janvier de l'année mille huit cent quatorze- que Susannah Ballister fit trois vœux et qu'aucun ne se réalisa.

Le premier souhait était impossible à réaliser. Elle souhaitait que d'une certaine manière, peut-être par une sorte de magie mystérieuse ou bienveillante, elle puisse disparaître de la salle de bal où elle se tenait actuellement pour se retrouver chaudement blottit dans son lit dans la maison de ville de sa famille sur Portman Square, juste au nord de Mayfair.

Non, mieux encore, elle serait blottie chaleureusement dans son lit dans la maison de campagne de sa famille, qui était située loin de Londres dans le Sussex, et plus important encore, loin de tous les habitants de Londres.

Susannah était même allée jusqu'à fermer les yeux tandis qu'elle réfléchissait à la charmante possibilité qu'elle pourrait les rouvrir et se retrouver autre part.

Mais elle ne fut pas étonnée d'être au même endroit, nichée dans un coin un peu sombre dans la salle de bal de Lady Worth, tenant un verre de thé tiède qu'elle n'avait absolument pas l'intention de boire.

Une fois qu'il lui était devenu évident qu'elle n'irait nulle part ailleurs, soit par le biais du surnaturel ou même par un moyen ordinaire (elle ne pouvait pas quitter le bal avant que ses parents ne soient prêts à le faire, pour respecter les convenances, et au moins trois heures passeraient avant qu'ils ne soient disposés à prendre leur retraite pour ce soir), elle souhaita ensuite que Clive Mann-Formsby et sa nouvelle femme, Harriet, qui participaient à un débat près de la table des gâteaux au chocolat, puissent disparaître à sa place.

Ceci semblait tout à fait possible. Tous les deux étaient valides, ils pouvaient tout simplement lever leurs pieds et s'éloigner d'ici. Ce qui enrichirait

énormément la qualité de vie de Susannah, parce qu'alors elle pourrait essayer de profiter de la soirée sans devoir regarder fixement le visage de l'homme qui l'avait publiquement humiliée. Et en plus, elle pourrait obtenir un morceau de gâteau au chocolat.

Mais Clive et Harriet semblaient passer un merveilleux moment. En fait, aussi merveilleux que les parents de Susannah, ce qui signifiait qu'ils seraient tous ici pendant les heures à venir.

Agonie. Pure agonie. Mais il y avait trois souhaits, n'est-ce pas ? N'était-ce pas dans les contes de fée que les héroïnes formulaient toujours trois vœux ? Si Susannah devait rester bloquée dans un coin sombre, en faisant des vœux idiots parce qu'elle n'avait rien d'autre à faire, elle ferait correctement ce qui lui était assignée.

-Je souhaite, dit-elle en serrant les dents, que l'atmosphère ne soit plus si froide.

-Amen, dit le vieux Lord Middlethorpe, dont Susannah avait complètement oublié la présence à côté d'elle.

Elle lui décocha un sourire, mais il était occupé à boire une sorte de boisson alcoolisée qui était interdite aux jeunes filles célibataires, alors ils retournèrent aimablement à leur occupation en s'ignorant l'un et l'autre.

Elle regarda son thé. A tout moment maintenant il allait sûrement y flotter un cube de glace. Son hôtesse avait substitué le thé chaud à la traditionnelle limonade et au champagne, en citant le temps glacial, mais le thé n'était pas resté chaud très longtemps, et lorsqu'on se cachait dans le coin d'une salle de danse, comme Susannah le faisait, les valets ne venaient jamais récupérer votre verre ou votre tasse superflue.

Susannah frissonna. Elle ne se souvenait pas d'un hiver si froid, d'ailleurs personne ne le pouvait. C'était en priorité à cause de cette raison perverse qu'elle était de retour en ville. Tout ce monde qui affluait à Londres au mois de janvier n'était décidément pas à la mode, désireux d'apprécier le patinage, la luge et l'arrivée de la foire au gel.

Susannah aurait plutôt pensé que le vent glacé, la neige sale et la glace étaient des raisons diablement stupides pour assister à des soirées, en tout cas ça ne l'était pas pour elle, et maintenant elle se retrouvait coincée ici, face à toutes les personnes qui avaient tant aimé assister à sa défaite sociale l'été dernier.

Elle n'avait pas voulu venir à Londres, mais sa famille avait insisté, disant qu'elle et sa sœur Letitia ne pouvaient pas se permettre de manquer les soirées inattendues de la saison d'hiver. Elle avait pensé qu'elle aurait au moins jusqu'au printemps avant de devoir revenir et de leur faire face à tous. Elle n'avait pas eu assez de temps pour s'exercer à garder le menton haut alors qu'elle dirait :

-Oui, bien sûr, Monsieur Mann-Formsby, j'ai réalisé que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

En effet, elle devait jouer les parfaites actrices pour les convaincre, quand tout le monde savait que Clive l'avait laissé tomber comme une patate chaude quand les riches parents d'Harriet Snowe étaient venus le renifler. Non pas que Clive devait avoir grand besoin d'argent. Son frère aîné était le Comte de Renminster, pour l'amour du ciel, et tout le monde savait qu'il était riche comme crésus.

Mais Clive avait choisi Harriet, et Susannah avait été humiliée publiquement, et même maintenant, près de six mois après les faits, les gens en parlaient encore. Même Lady Whistledown avait jugé bon de le mentionner dans sa chronique.

Susannah soupira et s'affaissa contre le mur, en espérant que personne ne remarquerait sa mauvaise posture. Elle supposait qu'elle ne pouvait pas vraiment blâmer Lady Whistledown. La mystérieuse journaliste à scandales avait simplement répété ce que tout le monde disait. Tous les après-midi, juste pour cette semaine, Susannah avait reçu quatorze visiteuses, et pas une d'entre elles n'avaient été assez polies pour ne pas mentionner Clive et Harriet.

Pensaient-elles vraiment qu'elle voulait entendre parler de l'apparition récente de Clive et d'Harriet à la représentation musicale de Smythe-Smith ? Comme si elle voulait savoir ce qu'Harriet avait porté ou ce que Clive avait chuchoté à son oreille tout au long du récital.

Cela ne signifiait rien. Clive avait toujours eu d'abominables manières durant les représentations musicales. Susannah ne pouvait pas s'empêcher d'y repenser, même à celle pendant laquelle il avait eu le courage de garder la bouche fermée pendant tout le spectacle.

Mais toutes ces commères n'étaient pas plus méchantes que toutes ces visiteuses de l'après-midi. Ce rôle était réservé pour les âmes mal intentionnées qui n'arrivaient pas à la regarder avec une autre expression que celle de la pitié. C'était généralement ces mêmes femmes qui avaient un neveu veuf du Shropshire ou du Somerset ou de quelques lointains autres comtés qui était à la recherche d'une femme et aimerait rencontrer Susannah, mais pas cette semaine parce qu'il était occupé à accompagner ses six ou huit fils à Eton.

Susannah combattit un flot inattendu de larmes. Elle avait à peine vingt et un ans. Elle n'était pas désespérée. Et elle ne voulait pas qu'on la plaigne.

Soudain, il devint impératif qu'elle quitte la salle de bal. Elle n'avait pas envie d'être ici, ne voulait pas regarder Clive et Harriet comme une pitoyable voyeuse. Sa famille n'était pas prête à rentrer à la maison, mais sûrement, pourrait-elle trouver un endroit tranquille où se retirer pendant quelques minutes. Si elle voulait se cacher, autant faire les choses correctement.

Rester debout dans un coin était affligeant. Déjà, elle avait vu trois personnes diriger leur regard dans sa direction, et qui ensuite s'étaient mises à parler en se cachant derrière leurs mains. Elle n'avait jamais pensé qu'elle serait lâche, mais elle n'avait jamais pensé qu'elle serait une imbécile et vraiment, seulement une imbécile se soumettrait volontairement à ce genre de souffrance.

Elle laissa sa tasse de thé sur le rebord d'une fenêtre et s'excusa auprès de Lord Middlethorpe, pas du fait qu'ils aient échangé moins de six mots, en dépit d'être restés debout l'un à côté de l'autre depuis presque trois quarts d'heure.

Elle longea le côté de la salle de bal, franchissant les portes-fenêtres à la française qui conduisaient dans le hall.

Elle était déjà venue ici une fois, quand elle était la jeune femme la plus populaire de la ville, grâce à son association avec Clive, et elle s'était souvenue qu'il y avait une salle réservée pour les dames au fond du hall.

Mais juste au moment où elle atteignait sa destination, elle trébucha, et se retrouva face à face avec —oh mince, quel était son nom ? Les cheveux marron... légèrement rondelette, ah oui- Pénélope. Pénélope quelque chose.

Une jeune fille avec qui elle n'avait jamais partagé plus d'une douzaine de mots. Elles avaient fait leur début la même année, mais elles auraient pu résider dans des mondes différents, étant donné qu'elles s'étaient rarement croisées.

Susannah avait été la coqueluche de la ville, une fois que Clive l'avait choisie et Pénélope avait été... et bien, Susannah n'était pas vraiment certaine de ce que Pénélope avait été. Une tapisserie, supposa-t-elle.

-N'y allez pas, dit doucement Pénélope, la regardant pas tout à fait dans les yeux de la façon dont les gens timides se comportaient.

La bouche de Susannah s'ouvrit de surprise, et elle savait que ses yeux étaient remplis de questions.

-Il y a une douzaine de jeunes femmes qui se sont retirées dans cette pièce, dit Pénélope.

C'était une explication suffisante. Le seul endroit où Susannah pouvait être plus mal à l'aise que dans la salle de bal était dans une pièce remplie des gazouillis et des commérages des dames et sûrement que toutes présumeraient qu'elle avait fui pour éviter Clive et Harriet. Ce qui était vrai, mais cela ne signifiait pas que Susannah voulait que quiconque le sache.

-Merci, murmura Susannah, abasourdie par la gentillesse de la petite Pénélope.

Elle n'avait jamais émis ne serait-ce qu'une critique sur Pénélope l'été dernier et la jeune fille la remerciait en lui épargnant gêne et douleur. Impulsivement, elle prit la main de Pénélope et la serra.

-Je vous remercie.

Et soudain, elle aurait souhaité avoir accordé plus d'attention aux jeunes filles comme Pénélope alors qu'elle était considérée comme la reine des soirées. Elle savait maintenant ce que c'était de se tenir en retrait sur les côtés de la salle de bal, et ce n'était pas amusant. Mais avant qu'elle ne puisse dire quelque chose de plus, Pénélope murmura un timide bonsoir et s'esquiva, laissant Susannah à ses propres réflexions.

Elle était debout dans la partie la plus animée de la salle de bal, qui n'était pas un endroit où elle voulait être, alors elle commença à marcher. Elle n'était pas certaine de savoir où elle avait l'intention d'aller, mais elle continua à se déplacer, parce qu'elle estimait qu'il fallait qu'elle garde une apparence déterminée. Elle approuvait l'idée qu'une personne devait croire qu'elle savait ce qu'elle faisait, même si ce n'était pas le cas. En réalité, c'était Clive qui le lui avait appris. C'était une des bonnes choses qu'elle avait acquise lorsqu'il la courtisait.

Mais perdue dans ses glorieuses pensées, elle n'avait pas vraiment regardé autour d'elle, et c'est pour cette raison qu'elle fut prise au dépourvu quand elle entendit cette voix.

-Miss Ballister.

Non, pas Clive. Pire encore. Le frère aîné de Clive, le Comte de Renmister. Dans toute sa gloire avec ses cheveux noirs et ses yeux verts. Il ne l'avait jamais aimé. Oh, il avait toujours été poli, mais il était toujours poli avec tout le monde. Mais elle avait toujours ressenti son dédain, son évidente conviction qu'elle n'était pas assez bien pour son frère.

Elle se doutait que maintenant il devait être content. Clive était avec Harriet et Susannah Ballister ne souillerait jamais le précieux arbre généalogique des Mann-Formsby.

-Milord, dit-elle en essayant de garder un ton aussi poli que le sien.

Elle ne s'imaginait pas ce qu'il pouvait éventuellement lui vouloir. Il n'y avait aucune raison pour qu'il lui parle, il aurait facilement pu marcher droit devant lui sans feindre de la reconnaître. Cela n'aurait même pas semblé grossier de sa part. Susannah avait marché aussi vivement qu'il lui était possible loin de la salle de bal bondée.

Il lui fit un sourire, si on pouvait appeler ça comme cela —on avait le sentiment qu'il n'atteignait jamais ses yeux.

-Miss Ballister, dit-il, comment allez-vous ?

Pendant un instant, elle ne bougea plus, mais le dévisagea. Il n'était pas du genre à poser une question à moins qu'il ait vraiment voulu une réponse, et il n'y avait aucune raison de croire qu'il avait un quelconque intérêt pour son bien-être.

-Miss Ballister ? Murmura-t-il, en la regardant d'une façon vaguement amusée.

Enfin, elle réussit à dire :

-Très bien, merci.

Même s'ils savaient tous les deux qu'elle était loin de la vérité.

Pendant un long moment il la regarda simplement, presque comme s'il l'étudiait, cherchant quelque chose qu'elle-même ne pouvait imaginer.

-Milord ? Le questionna t-elle, parce que le moment semblait avoir besoin de quelque chose pour briser le silence.

Sa tête se redressa d'un coup sec, comme si sa voix l'avait fait sortir de son léger étourdissement.

-Je vous demande pardon, s'excusa t-il doucement. Voulez-vous danser ?

Susannah se retrouva muette de surprise.

-Danser ? Répéta t-elle finalement, plutôt ennuyée par son incapacité de n'avoir rien de plus à dire.

-En effet, murmura t-il.

Elle accepta sa main –c'est la seule chose qu'elle pouvait faire avec tant de gens qui les observaient- et lui permit de la mener sur la piste de danse.

Il était grand, encore plus grand que Clive, qui debout faisait une bonne tête de plus qu'elle et il avait un air étrangement réservé –trop contrôlé, si une telle chose était possible. On le regardait comme il se déplaçait à travers la foule, elle fut frappée par l'étrange pensée qu'un jour sûrement son célèbre contrôle se fissurerait. Et ce serait alors seulement à ce moment là que le véritable Renminster se révélerait.

David Mann-Formsby n'avait pas pensé à Susannah depuis des mois, pas depuis que son frère avait choisi de se marier avec Harriet Snowe au lieu de la sombre beauté qui allait valser aujourd'hui dans ses bras.

Cependant, une infime petite part de culpabilité sur la façon dont elle avait été traitée avait commencé à le tourmenter, parce qu'il l'avait aperçu se déplaçant à travers la salle de bal comme si elle se dirigeait quelque part. Mais quiconque aurait pris le temps de la regarder pendant plus d'une seconde aurait remarqué l'expression tendue sur son visage, la douleur qui se cachait derrière ses yeux. Il s'était alors souvenu de la façon abominable dont Susannah avait été traitée devant de la haute société après que Clive ait décidé de se marier avec Harriet.

Et vraiment, il n'avait rien eu avoir avec tout cela. La famille de Susannah, était parfaitement respectable, même si elle ne possédait pas de titre et si elle n'était pas particulièrement riche. Et lorsque Clive l'avait abandonné au profit d'Harriet, dont le nom était aussi vieux que sa dot était grande, la bonne société avait ricané derrière son dos –et, supposait-il, sans doute aussi à son visage.

On l'avait surnommé la cupide trop ambitieuse. Surtout certaines matrones de la société –celles dont les filles n'étaient pas aussi saisissantes et séduisantes que Susannah Ballister- qui avaient fait remarquer que la petite arriviste avait été remise à sa place. Et comment avait-elle osé ne serait-ce que penser qu'elle pourrait recevoir une proposition de mariage par le frère d'un Comte ?

David trouvait que l'épisode avait été extrêmement désagréable, mais que pouvait-il y faire ? Clive avait fait son choix, et du point de vue de David, il avait fait le bon. En définitif, Harriet serait une femme beaucoup mieux pour son frère.

Cependant, Susannah avait été l'innocente spectatrice de ce scandale, elle ne savait pas que Clive était courtoisé par le père d'Harriet ou que Clive pensait qu'en effet, la petite Harriet aux yeux bleus ferait une très belle femme.

Clive aurait dû dire quelque chose à Susannah avant de mettre l'annonce dans le journal et même s'il était beaucoup trop lâche pour l'avertir en personne, il aurait certainement dû être assez intelligent pour ne pas faire une grande annonce au bal des Mottrams avant même que l'avis ne paraisse dans le Times.

Lorsque Clive s'était tenu devant le petit orchestre, un verre de champagne à la main, faisant un joyeux discours, personne n'avait regardé Harriet, qui était debout à ses côtés. Susannah avait été la principale attraction, Susannah avec ses yeux affligés et sa bouche étonnée. Susannah qui avait essayé difficilement de rester forte et fière, avant de quitter finalement les lieux.

L'angoisse sur son visage avait été l'image que David avait gardé dans son esprit durant plusieurs semaines, des mois même, jusqu'à ce qu'elle s'estompe complètement. Elle avait été chassée discrètement, perdue parmi ses activités quotidiennes et son travail, jusqu'à maintenant.

Jusqu'à ce qu'il l'espionne debout dans son coin, prétendant qu'elle ne se souciait pas que Clive et Harriet soient entourés d'une foule de sympathisants.

Il pouvait dire que c'était une femme fière, mais l'orgueil pouvait pousser une personne jusque dans cette salle, jusqu'à ce qu'elle veuille s'échapper et être seule.

Il n'avait pas été surpris lorsqu'elle avait finalement commencé à avancer vers la porte. Au début, il avait pensé qu'il la laisserait passer, peut-être même qu'il reculerait afin qu'elle ne soit pas obligé de voir qu'il assistait à son départ. Mais alors, une étrange et irrésistible impulsion avait poussé ses pas en avant.

Cela ne le dérangeait pas plus que ça qu'elle soit devenue une laissée pour compte ; il y aurait toujours des laissés pour compte parmi les personnes de la haute société et il y aurait besoin de l'aide de plus d'un homme pour faire changer les choses.

Mais David était un Mann-Formsby jusqu'au bout des ongles et s'il y avait une chose qu'il ne pouvait pas supporter, c'était de savoir qu'un membre de sa famille avait fait du tort à quelqu'un. Et son frère avait très certainement fait du tort à cette jeune fille.

David ne voulait pas aller jusqu'à dire que sa vie était ruinée, mais elle avait clairement fait l'objet d'une indubitable injustice. En tant que Comte de Renminster –et non pas en tant que Mann-Formsby- il était de son devoir de faire amende honorable.

Et il lui avait demandé de danser. Une danse qui puisse se remarquer. Une danse sur laquelle on jaserait. Et même s'il n'était pas dans la nature de David de se flatter, il savait qu'une simple invitation à danser de sa part ferait des merveilles pour restaurer la popularité de Susannah.

Elle avait semblé plutôt surprise par sa demande, mais elle avait accepté, et après tout, que pouvait-elle faire d'autre avec tant de gens qui la regardaient ?

Il l'emmena vers le centre de la salle, ses yeux ne quittant pas son visage. David comprenait pourquoi son frère Clive avait été attiré par elle. Susannah possédait une sombre et discrète beauté qu'il trouvait beaucoup plus attractive que la blonde idéale aux yeux bleus, qui était actuellement populaire parmi la société.

Sa peau était pâle comme de la porcelaine, avec des sourcils parfaitement courbés et des lèvres d'un rose framboise. Il avait entendu dire qu'il y avait eu des ancêtres gallois dans sa famille et il pouvait facilement voir leur influence.

-Une valse, dit-elle sèchement, une fois que le quintet à cordes commença à jouer. Comme c'est fortuit.

Il gloussa à son sarcasme. Elle n'avait jamais été expansive, mais elle avait toujours été directe, et il admirait ce trait de caractère, surtout quand il était combiné avec intelligence.

Ils commencèrent à danser, et puis, au moment où il s'apprêtait à faire quelques stupides commentaires sur le temps -juste au cas où ils seraient observés s'entretenant raisonnablement comme des adultes- elle le devança en lui disant sans détour :

-Pourquoi m'avez-vous invitée à danser ?

Pendant un moment, il resta sans voix. Elle était effectivement très directe.

-Est-ce qu'un gentleman a besoin d'une raison ? Riposta t-il.

Ses lèvres se serrèrent légèrement en coins.

-Vous ne m'avez jamais semblé être le genre d'homme qui ne fait rien sans une bonne raison.

Il haussa les épaules.

-Vous sembliez plutôt seule dans votre coin.

-J'étais avec Lord Middlethorpe, dit-elle fièrement.

Il ne dit rien, mais leva les sourcils, car ils savaient tous les deux que le vieux Lord Middlethorpe n'était généralement pas considéré comme un premier choix pour escorter une dame.

-Je n'ai pas besoin de votre pitié, murmura t-elle.

-Bien sûr que non, approuva t-il.

Ses yeux se braquèrent sur lui.

-Vous avez eu une attitude condescendante envers moi.

-Je n'aspirais à rien en particulier, dit-il très honnêtement.

-Alors pourquoi faire cela ?

-Cela ? Dit-il en écho, inclinant sa tête d'une façon interrogative. Danser avec moi.

Il voulut sourire, mais il ne voulait pas qu'elle pense qu'il se moquait d'elle, donc il réussit à conserver son sérieux en pinçant les lèvres et dit :

-Vous êtes plutôt suspicieuse pour une dame au milieu d'une valse.

-Les valses sont précisément le moment où les dames devraient être le plus soupçonneuses.

-En fait, dit-il, se surprenant lui-même par ses paroles, je voulais m'excuser.

Il se racla la gorge.

-Pour ce qui est arrivé l'été dernier.

-Pour quelle raison, demanda t-elle, mesurant soigneusement ses mots, vous étiez concerné ?

Il la regarda d'une façon qu'il espérait aimable. Ce n'était pas une expression auquel il était habitué, il n'était donc pas tout à fait certain qu'il le fasse bien.

Pourtant, il essaya de la regarder avec bienveillance, lorsqu'il dit :

-Je pense que vous le savez.

Alors qu'ils dansaient, son corps se raidit et il aurait pu jurer qu'il pouvait sentir son dos devenir aussi dur que de l'acier.

-Peut-être, dit-elle fermement, mais je ne vois pas pourquoi ce serait une de vos préoccupations.

-Peut être parce que ça ne l'est pas, admit-il, mais néanmoins, je n'ai pas approuvé la façon dont vous avez été traitée par la société après les fiançailles de Clive.

-Vous voulez parler des commérages ? Demanda t-elle, son visage restant parfaitement neutre, ou des remarques qui ont été faites ? Ou peut-être des mensonges éhontés ?

Il déglutit, ignorant que sa situation avait été si difficile.

-Pour tout cela, dit-il calmement. Ce n'était pas mon intention...

-Pas votre intention ? Le coupa t-elle, les yeux étincelants de quelque chose qui ressemblait à de la fureur. Pas votre intention ? J'étais dans l'hypothèse que Clive avait pris ses propres décisions. Vous reconnaissez alors qu'Harriet était votre choix et pas celui de Clive ?

-Elle était son choix, dit-il fermement.

-Et le vôtre ? Persista t-elle.

Il était sur le point –et dans un bref respect- de mentir.

-Et le mien.

Elle serra les dents, regardant d'une façon vindicative, mais aussi un peu satisfaite, comme si elle avait attendu ce moment depuis des mois, mais maintenant qu'il était arrivé, ce n'était pas aussi agréable qu'elle l'avait prévu.

-Mais s'il vous avait épousée, dit tranquillement David, je ne m'y serais pas opposé.

Ses yeux se braquèrent sur son visage.

-S'il vous plaît ne me mentez pas, murmura t-elle.

-Je ne vous mens pas.

Il soupira.

-Vous êtes une femme subtile, Miss Ballister. De cela, je n'ai jamais eu aucun doute.

Elle ne dit rien, mais ses yeux semblaient briller, et pendant un moment, il aurait juré que ses lèvres s'étaient mises à trembler.

Quelque chose commença à le tirailler. Il n'était pas certain de ce que c'était et il ne voulait pas savoir si cette sensation se trouvait près de son cœur, mais il constata qu'il ne pouvait tout simplement pas supporter de la voir au bord des larmes. Mais il n'y avait rien qu'il puisse faire à part dire :

-Clive aurait dû vous informer de ses plans avant de les annoncer à la société.

-Oui, dit-elle, le mot semblant se casser dans un rire bref. Il aurait dû le faire.

David sentit sa main se serrer légèrement sur sa taille. Elle avait décidé de ne pas le traiter avec douceur, mais là encore il ne s'attendait pas à ce qu'elle agisse autrement.

En vérité, il admirait sa fierté, respectait la façon dont elle se comportait franche et sûr d'elle, comme si elle ne permettait pas à la société de lui dire comment elle devait être jugée. Il réalisa avec un frisson de surprise, que c'était une femme remarquable.

-Il aurait dû le faire, dit-il, inconscient de répéter ses paroles, mais il ne l'a pas fait, et rien que pour cela je vous dois des excuses.

Elle pencha légèrement la tête, les yeux presque souriants comme elle dit :

-On pourrait croire que des excuses seraient mieux acceptées si elles venaient de Clive, vous ne pensez pas ?

David sourit sans un trait d'humour.

-En effet, mais j'en déduire qu'il ne l'a pas fait. Par conséquent, comme un Mann-Formsby...

Elle eut un reniflement en marmonnant à voix basse, ce qui ne l'amusa pas.

-En tant que Mann-Formsby, dit-il de nouveau, en haussant la voix, puis l'abaissant lorsque plusieurs danseurs à proximité regardèrent curieusement dans sa direction. En tant que chef de la famille Mann-Formsby, corrigea t-il, il est de mon devoir de m'excuser quand un membre de ma famille agit d'une manière déshonorante.

Il avait prévu une riposte rapide, et en effet elle ouvrit la bouche immédiatement, ses yeux éclatants d'un feu sombre, mais ensuite, avec une brusquerie qui lui coupa le souffle, elle sembla changer d'avis. Et quand enfin elle parla, elle dit :

-Merci pour cela. J'accepte vos excuses au nom de la famille de Clive.

Il y avait une discrète dignité dans sa voix, quelque chose qui lui donnait envie de la tenir plus près, d'entrelacer leurs doigts plutôt que de simplement se tenir la main. Mais s'il avait voulu approfondir cette sensation de plus près –et il n'était pas certain de le vouloir- il manqua sa chance quand l'orchestre mit fin à la valse, le laissant debout au milieu de la salle de bal, courbant son corps dans un élégant salut comme Susannah s'inclinait dans une révérence.

Elle murmura avec politesse :

-Merci pour la danse, Milord.

Et ce fut évidemment la fin de cette conversation.

Mais tandis qu'il la regardait sortir de la salle de bal –elle retournait vraisemblablement d'où elle venait avant qu'il ne l'intercepte- il ne pouvait pas complètement se débarrasser de cette sensation... il en voulait plus.

Plus de ses paroles, plus de sa conversation. Plus d'elle.

En fait, plus tard cette nuit-là, deux étranges événements survinrent.

Le premier eut lieu dans la chambre de Susannah Ballister. Elle ne pouvait pas dormir. Ce genre de chose n'aurait pas semblé étrange pour d'innombrables personnes, mais Susannah était du genre à s'endormir instantanément dès que sa tête touchait l'oreiller.

Cela avait toujours étonné sa sœur Letitia à l'époque où elles partageaient leur chambre. Letitia aurait toujours voulu veiller pour chuchoter à voix basse mais les conversations avec Susannah n'avaient jamais été plus loin qu'un léger ronflement.

Même les jours qui suivirent la défection de Clive, elle avait dormi comme une souche. Cela avait été son seul moyen d'échapper à la constante douleur et l'agitation de sa vie de débutante abandonnée.

Mais ce soir, c'était différent. Susannah était couchée sur le dos (ce qui était bizarre en soi, étant donné qu'elle préférait de beaucoup à dormir sur le côté) et fixait le plafond, se demandant quand la fissure dans le plâtre en était venu à prendre la forme d'un lapin. Ou plutôt, c'est ce qu'elle pensait à chaque fois qu'elle repoussait résolument le Comte de Renmister de son esprit.

Parce que la vérité était qu'elle ne pouvait pas dormir parce qu'elle ne pouvait pas arrêter de revivre leur conversation, s'arrêtant pour analyser chacune de ses paroles et essayant ensuite de ne pas remarquer la sensation frissonnante qu'elle avait ressentie quand elle s'était rappelée son léger sourire quelque peu ironique.

Elle n'arrivait toujours pas à croire à la façon dont elle lui avait tenu tête. Clive avait toujours fait référence à lui comme «le vieil homme » et de temps en temps il l'appelait, le guindé, l'hautain, le fier, l'arrogant et le gonflant.

Susannah avait toujours été plutôt terrifiée par le Comte ; Clive ne lui avait certainement pas donné une bonne impression de lui.

Mais elle était restée debout face à lui et avait conservé sa dignité. Maintenant, elle n'arrivait pas dormir pendant qu'elle pensait à lui, mais elle n'était pas très objective –pas avec cette sensation enivrante. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie si fière d'elle. Elle avait oublié quelle sensation agréable c'était.

Le deuxième événement étrange eut lieu de l'autre côté de la ville, dans le quartier de Holborn, devant la maison de Anne Miniver, qui vivait tranquillement à côté des juges et des avocats qui travaillaient à la cour à proximité de leur hôtel particulier, même si sa profession, si l'on pouvait appeler ça comme cela, était « maîtresse ». Maîtresse du Comte de Renminster, pour être précis.

Mais Miss Miniver ignorait que quelque chose d'étrange se tramait. En effet, la seule personne qui aurait pu le remarquer était le Comte lui-même, qui avait ordonné à son chauffeur de le conduire directement du bal de Worth jusqu'à l'élégante maison de ville d'Anne.

Mais quand il gravit les marches jusqu'à sa porte d'entrée et leva la main pour saisir le heurtoir en laiton, il constata qu'il n'avait plus le désir de la voir. L'envie avait tout simplement disparu. Ce qui pour le Comte était effectivement assez étrange.

Chapitre 2

Avez-vous remarqué que le Comte de Renminster dansait avec Miss Susannah Ballister la nuit dernière au bal de Worth ?

Si c'est non, c'est fort dommage –vous étiez le seul. La valse fut le sujet de la soirée. On ne peut pas dire que la conversation avait l'air d'être du type aimable. En effet, votre dévouée chroniqueuse a observé les yeux étincelants et ce qui semblait être des mots véhéments.

Le comte est parti aussitôt après la danse, mais Miss Ballister est restée plusieurs heures après, et a été vue en train de danser avec dix autres messieurs avant qu'elle ne prenne congé en compagnie de ses parents et de sa sœur.

Dix messieurs. Oui, votre dévouée chroniqueuse a compté. Il aurait été impossible de ne pas établir de comparaison, étant donné que le montant total de ses partenaires avant l'invitation du Comte était de zéro.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

28 Janvier 1814.

Les Ballisters n'avaient jamais eu de soucis d'argent, mais ils n'étaient pas non plus très riches. Habituellement, cela ne dérangeait pas Susannah, elle n'avait jamais manqué de rien, et elle ne voyait aucune raison de posséder trois paires de boucles d'oreilles quand une seule paire en perles pouvait tout aussi bien s'assortir à tous ses vêtements. Non pas qu'elle aurait refusé une autre paire, cela dit, elle ne voyait tout simplement pas la nécessité de passer ses journées à désirer ardemment des bijoux qui ne seraient jamais les siens. Par contre elle aurait bien aimé que sa famille soit plus ancienne, plus riche ou qu'elle possède un titre –quelque chose qui leur aurait donné plus d'influence.

Et puis il y eut le théâtre.

Susannah adorait le théâtre, elle adorait se perdre dans un personnage de l'histoire, elle adorait tout, l'odeur, les lumières et même jusqu'aux picotements qu'elle ressentait dans les paumes de ses mains lorsqu'elle applaudissait.

C'était beaucoup plus passionnant qu'une représentation musicale, et certainement plus amusant que les bals et les danses où elle devait se rendre trois nuits sur sept.

Cependant, le problème était que sa famille ne possédait aucune loge dans aucuns des théâtres réputés pour la haute société, et elle n'était pas autorisée à s'asseoir ailleurs que dans une loge. Sa mère s'obstinait à lui dire qu'une jeune femme de bonne famille ne devait pas s'asseoir avec la populace.

Ce qui signifiait que la seule façon pour Susannah d'assister à la représentation d'une pièce de théâtre était lorsqu'elle était invitée par quelqu'un qui possédait une loge appropriée.

Aussi lorsqu'une invitation, dans laquelle ses cousins les Shelbournes, l'invitaient à les accompagner ce soir, pour voir Edmund Kean jouer Shylock dans Le Marchand de Venise, arriva pour elle, elle aurait presque pleuré de joie.

Kean avait fait ses débuts dans ce rôle seulement quatre jours plus tôt, et déjà toute la haute société était en ébullition à ce sujet. Il avait été surnommé le magnifique, l'audacieux et l'inégalé –tous ces merveilleux mots avaient fait frissonner un amateur de théâtre comme Susannah, exacerbant son désir d'aller voir la pièce.

Sauf qu'elle ne s'attendait guère à ce que quelqu'un l'invite à partager sa loge de théâtre. Elle n'avait reçu des invitations aux grandes réceptions que parce que les gens étaient curieux de voir sa réaction face au mariage de Clive et d'Harriet. Les petites réunions entre amis n'étaient pas de mise. Jusqu'au bal de Worth, jeudi soir.

Elle supposait qu'elle devait en remercier le Comte. Il avait dansé avec elle, et maintenant, elle était à nouveau considérée comme convenable. Elle avait reçu au moins huit fois plus d'invitations à danser après qu'il soit parti. En vérité, dix.

Elle avait compté. Dix hommes l'avaient invitée à danser, lesquels étaient dix fois moins nombreux durant les trois heures entières qu'elle avait passé au bal avant que le Comte ne vienne l'inviter.

C'était épouvantable, en réalité, comment l'influence d'un homme pouvait s'exercer sur la société. Elle était certaine que c'était grâce à Renminster que ses cousins l'avaient invitée. Et elle ne pensait pas que les Shelbournes l'avaient évitée sciemment –le fait est, qu'ils étaient cousins éloignés et qu'elle ne les connaissait pas très bien. Et lorsqu'une occasion s'était présentée et qu'ils avaient eu besoin d'une autre femme pour en équilibrer le nombre au cours de leur sortie au théâtre, il leurs fut très facile de dire :

-Oh oui, pourquoi pas la cousine Susannah ?

Etant donné que le nom de Susannah avait été particulièrement mis en avant dans la rubrique du Whisledown ce vendredi. Susannah ne se souciait pas de savoir pourquoi ils s'étaient brusquement rappelés son existence, elle allait voir Kean dans le Marchand de Venise !

-Je serai éternellement jalouse, déclara sa sœur Letitia alors qu'elles attendaient dans le salon que les Shelbournes arrivent.

Leur mère avait insisté pour que Susannah soit prête à l'heure dite pour ne pas faire attendre leurs influents parents. On pouvait éventuellement faire attendre un potentiel soupirant, mais pas les relations importantes qui pourraient accroître les invitations désirées.

-Je suis sûr que tu auras bientôt l'occasion de voir la pièce, déclara Susannah, mais elle avait du mal à maîtriser son petit sourire quelque peu satisfait.

Letitia soupira.

-Peut-être qu'ils y retourneront.

-Peut-être qu'ils prêteront la loge entière à père et mère, déclara Susannah.

Le visage de Letitia s'éclaira.

-Une excellente idée ! Assure-toi de la leur suggérer...

-Je ne ferais pas une telle chose, la coupa Susannah. Ce serait plus que grossier, et...

-Mais si le sujet est abordé...

Susannah roula les yeux.

-Très bien, dit-elle. Si Lady Shelbourne vint à dire : « Ma chère Miss Ballister, pensez-vous que votre famille pourrait éventuellement être

Intéressée par l'utilisation de notre loge ? Je m'assurerai de répondre affirmativement.

Letitia la fusilla d'un regard qui n'était pas du tout amusé. C'est alors que leur majordome apparut dans l'embrasure de la porte.

-Miss Susannah, dit-il, la voiture des Shelbournes est garée à l'extérieur.

Susannah sauta sur ses pieds.

-Je vous remercie. J'y vais.

-Je t'attendrai, déclara Letitia, en la suivant dans le hall. Je t'attendrai pour que tu me racontes tout.

-Et gâcher l'histoire ? La taquina Susannah.

-Mince, ce n'est pas comme si je n'avais jamais lu Le Marchand de Venise dix fois déjà. Je veux juste entendre parler de Kean !

-Il n'est pas aussi beau que Kemble, déclara Susannah, mettant son manteau et son manchon.

-J'ai déjà vu Kemble, déclara Letitia avec impatience. Je n'ai jamais vu Kean.

Susannah se pencha en avant et embrassa sa sœur affectueusement sur la joue.

-Je te raconterai tout jusqu'aux moindres détails de ma soirée. Je te le promets.

Et puis elle brava le froid glacial et marcha en direction de la voiture des Shelbournes.

Moins d'une heure plus tard, Susannah était confortablement assise dans la loge des Shelbournes au Théâtre Royal, de Drury Lane, regardant avidement le théâtre nouvellement reconçut.

Elle avait volontiers pris le siège sur le côté le plus éloigné de la loge. Les Shelbournes et leurs invités bavardaient plus loin, ignorant, comme le public le faisait, le vaudeville que la compagnie d'acteurs exécutait en prélude à la véritable représentation. Susannah n'y prêtait également aucune attention, elle ne voulait rien faire d'autre que d'inspecter le nouveau théâtre.

Ce qui était réellement le plus ironique, c'est que les meilleures places de la salle semblaient être en bas dans la fosse avec toute la populace, comme sa mère aimait le dire. Ici, elle était dans une des meilleures loges du théâtre, et un grand pilier lui bloquait partiellement la vue. Elle allait devoir se tortiller d'une façon significative sur son siège, et peut-être devoir s'appuyer sur le rebord pour voir la représentation.

-Faites attention de ne pas tomber, murmura une voix basse, masculine.

Susannah se figea sur ses gardes.

-Milord ! Dit-elle surprise, se tournant pour faire face au Comte de Renminster, parmi tous les gens.

Il était assis dans une loge juste à côté de celle des Shelbournes, assez près pour qu'ils puissent converser entre l'espace des deux loges.

-Quelle charmante surprise, dit-il, avec un agréable sourire légèrement mystérieux.

Susannah considérait que tous ses sourires avaient une touche de mystère.

-Je suis avec mes cousins, dit-elle, faisant un geste vers les personnes à côté d'elle. Les Shelbournes, ajouta-t-elle, bien que ce soit tout à fait évident.

-Bonsoir, Lord Renminster, déclara Lady Shelbourne enthousiasmée. Je n'avais pas réalisé que votre loge était à côté de la nôtre.

Il salua d'un signe de tête.

-Je crains de ne pas avoir eu l'occasion d'aller beaucoup au théâtre récemment.

Le menton de Lady Shelbourne montait et descendait pendant qu'ils conversaient.

-C'est si difficile d'avoir du temps. Nous avons tous des emplois du temps chargés cette année. Qui aurait cru que tant de gens se trouveraient à Londres en Janvier ?

-Et tout cela à cause de quelques flocons de neige, ne put s'empêcher de commenter Susannah.

Lord Renminster rit silencieusement à sa plaisanterie avant de s'appuyer en avant pour s'adresser à Lady Shelbourne.

-Je crois que la représentation commence, dit-il. J'ai été charmé de vous voir, comme toujours.

-En effet, dit Lady Shelbourne ravie. J'espère que vous serez en mesure d'assister à mon bal le jour à la Saint-Valentin le mois prochain.

-Je ne voudrais le manquer pour rien au monde, lui assura-t-il.

Lady Shelbourne se rassit au fond de son siège, semblant aussi satisfaite que soulagée. Puis elle reprit ensuite sa conversation avec sa meilleure

amie, Liza Pritchard, que Susannah en était absolument vaincue, était amoureuse du frère de Lady Shelbourne, Sir Royce Pemberley, qui était également assis dans la loge.

Susannah pensait sans l'ombre d'un doute qu'il partageait ses sentiments, mais évidemment ni l'un ni l'autre ne s'en rendait compte, et en fait, Miss Pritchard était arrivée au théâtre au bras d'un autre monsieur célibataire qui l'accompagnait, Lord Durham et qui était, de l'avis de Susannah, un peu ennuyeux.

Mais ce n'était pas son rôle de les informer de leurs sentiments, et d'ailleurs, ils semblaient en grande conversation avec Lady Shelbourne, ne se souciant pas d'elle. Ce qui la laissait seule avec Lord Renmister, qui l'observait toujours entre l'espace de leur loge respective.

-Aimez-vous Shakespeare ? Lui demanda t-elle sur le ton de la conversation.

Sa joie d'avoir été invité pour voir Shylock Kean était telle qu'elle parvenait même à lui sourire.

-Oui, répondit-il, bien que je préfère les récits historiques.

Elle hocha la tête, décidant qu'elle était disposée à continuer une conversation polie s'il pouvait en faire de même.

-Je m'en doutais. Ils sont beaucoup plus sérieux.

Il sourit énigmatiquement.

-Je ne sais pas si je dois me sentir insulté ou complimenté.

-Dans une situation comme celle-ci, déclara Susannah, surprise de se sentir tellement à l'aise de parler avec lui, vous devez toujours vous sentir complimenté. On mène une vie beaucoup plus simple et plus heureuse de cette façon.

Il se mit à rire avant de demander :

-Et en ce qui vous concerne ? Quel genre de récit préférez-vous ?

Elle soupira joyeusement.

-Je les adore tous.

-Vraiment ? Demanda t-il, et elle fut surprise d'entendre un véritable intérêt dans sa voix. Je ne savais pas que vous aimiez autant le théâtre.

Susannah le regarda curieusement, penchant la tête sur le côté.

-Je ne pensais pas que vous seriez sensible à mon intérêt.

-C'est vrai, acquiesça t-il, mais Clive ne s'est jamais vraiment soucié du théâtre.

Elle se raidit légèrement.

-Clive et moi n'avons jamais partagé tous nos centres d'intérêts.

-Evidemment que non, dit-il, et elle crut entendre une touche d'approbation dans sa voix.

Elle ne savait pas pourquoi elle lui disait cela, Clive était son frère, pour l'amour du ciel. Et puis elle lui dit :

-Il parle sans cesse.

Le Comte sembla s'étranger avec sa langue.

-Etes-vous malade ? Demanda Susannah, se penchant en avant avec une expression soucieuse.

-Tout va bien, haleta t-il en se tapotant la poitrine. Vous m'avez simplement...

ah... surpris.

-Oh, je m'excuse.

-Ne le soyez pas, l'assura t-il. Il m'a toujours semblé judicieux de ne pas aller au théâtre avec Clive.

-C'est difficile pour les acteurs d'arriver à placer un mot, approuva Susannah, résistant à l'envie de rouler les yeux.

Il soupira.

-A ce jour, je ne sais pas ce qui est arrivé à la fin de la pièce de Roméo et Juliette.

Elle haleta.

-Vous... vous vous moquez de moi.

-Ils vécurent heureux, n'est-ce pas ? Demanda t-il de ses yeux innocents.

-Oh, oui, dit-elle en souriant malicieusement. C'est une histoire assez édifiante.

-Excellente, dit-il, retombant dans son siège, comme il se concentrait sur la scène. C'est bien finalement d'avoir eu cet éclaircissement.

Susannah ne put s'empêcher de rire. Comme c'était étrange de constater que le Comte de Renmister avait le sens de l'humour.

Clive avait toujours dit que son frère était l'être le plus « sanguinaire, cruel et critique » de toute l'Angleterre. Susannah n'avait jamais eut l'occasion de douter de son appréciation, en particulier lorsqu'il avait utilisé le mot

« sanguinaire » en présence d'une femme. Un gentleman ne faisait généralement pas ce genre de déclaration à moins qu'il ne soit tout à fait sérieux.

Sur ces entrefaites, les lumières commencèrent à faiblir, plongeant les spectateurs dans l'obscurité.

-Oh ! Souffla Susannah, se penchant en avant. Avez-vous vu ça ? Demanda telle enthousiaste, se tournant vers le Comte. Comme c'est magistral !

-C'est une innovation du Wyatt, répondit-il, se référant à l'architecture qui avait été récemment rénovée après que le théâtre fut frappé par le feu. Il est plus facile de voir la scène, vous ne pensez pas ?

-C'est superbe, déclara Susannah, se précipitant vers le bord de son siège pour qu'elle puisse voir au-delà du pilier qui lui bloquait la vue. C'est...

Et puis la pièce commença, ce qui la rendit complètement muette. De sa place dans la loge à côté d'elle, David se retrouva à regarder plus souvent Susannah que la pièce. Il avait vu Le Marchand de Venise à plusieurs reprises, et même s'il avait vaguement conscience qu'Edmund Kean dans le rôle de Shylock faisait vraiment une remarquable performance, il ne pouvait pas vraiment égaler la lueur dans les yeux sombres de Susannah Ballister comme elle regardait la scène.

Il reviendrait voir la pièce la semaine suivante, décida t-il. Parce que ce soir, il voulait regarder Susannah.

Pourquoi se comportait-il ainsi, se demanda t-il, lui qui avait été si opposé à ce qu'elle épouse son frère ? Non, ce n'était pas tout à fait exact. Il n'avait pas été entièrement opposé. Il ne lui avait pas menti quand il lui avait dit qu'il ne se serait pas opposé à leur mariage si Clive l'avait choisie au lieu d'Harriet. Mais il ne l'avait pas choisie.

Il avait vu son frère avec Susannah et en quelque sorte, cela semblait sonner faux. Susannah était la vivacité, l'intelligence et la beauté, et Clive était... et bien, Clive était Clive. David l'aimait, mais le cœur de Clive était gouverné par une insouciance urgente que David n'avait jamais vraiment comprise.

Clivé était comme la flamme brillante d'une bougie. Les gens étaient attirés par lui, comme le légendaire papillon de nuit par la flamme, mais inévitablement, quelqu'un finissait par s'y brûler. Quelqu'un comme Susannah.

Susannah aurait été une erreur pour Clive. Et plus encore, Clive aurait été une erreur pour Susannah. Elle avait besoin de quelqu'un d'autre. Quelqu'un de mûr. Quelqu'un comme...

Les pensées de David se rassemblèrent en un murmure à travers son âme.

Susannah avait besoin de quelqu'un comme lui. Une idée commença à se former dans son esprit. David n'était pas du genre à prendre des mesures irréflechies, mais il prenait rapidement ses décisions, basées tant sur ce qu'il savait que sur ce qu'il ressentait.

Et comme il était assis là, dans le Théâtre Royal, de Drury Lane, en ignorant les acteurs sur la scène en faveur de la femme assise dans la loge à côté de la sienne, il prit une décision assez importante. Il allait se marier avec Susannah Ballister -non, Susannah Mann-Formsby, Comtesse de Renminster.

Il se sentit plus léger. Elle ferait une excellente Comtesse. Elle était belle, intelligente, raisonnée et fière. Il ne savait pas pourquoi il n'avait pas réalisé tout cela avant -probablement parce qu'il ne l'avait jamais rencontré sans la compagnie de Clive, et Clive avait tendance à éclipser tous ceux qui étaient en sa présence.

David avait passé ces dernières années à conserver un œil ouvert sur une potentielle jeune mariée. Il n'était pas pressé de se marier, mais il savait que finalement il devrait épouser une jeune femme et donc chaque fois qu'il rencontrait une femme célibataire, il l'inventoriait et l'estimait mentalement.

Et toutes celles qui se présentaient ne lui convenaient pas.

Elles étaient trop bêtes ou trop ternes. Trop tranquilles ou trop fortes. Ou, si elles n'étaient pas trop quelque chose, elles n'avaient pas assez quelque chose.

Ce n'était pas possible. Pas avec quelqu'un qu'il ne pouvait s'imaginer regarder à la table du petit déjeuner pour les années à venir.

C'était un homme pointilleux, mais maintenant, comme il se souriait à lui-même dans l'obscurité, il lui semblait que l'attente avait été plus qu'utile.

David jeta un autre regard sur le profil de Susannah. Il doutait qu'elle ait remarqué qu'il la regardait, tellement elle était absorbée par la mise en scène.

De temps en temps ses lèvres se séparaient légèrement d'un involontaire

« Oh », et même s'il savait que c'était dans son imagination, il aurait pu jurer qu'il avait senti son souffle voyager dans l'air et atterrir légèrement sur sa peau.

David sentit son corps se raidir. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il pourrait être assez chanceux pour trouver lui-même une femme qu'il trouverait désirable. Quelle aubaine. La langue de Susannah sortit rapidement pour mouiller ses lèvres. Et elle était tellement désirable.

Il se rassit en arrière, incapable de réfréner le sourire satisfait qui s'était glissé sur ses traits. Il avait prit une décision ; maintenant tout ce qu'il lui restait à faire c'était d'échafauder un plan.

Lorsque les lumières s'intensifièrent dans la salle après le troisième acte pour marquer l'entracte, Susannah regarda instantanément la loge à côté d'elle, absurdement désireuse de demander au Comte ce qu'il avait pensé de la pièce jusqu'à maintenant. Mais il avait disparu.

-Comme c'est étrange, se murmura t-elle à elle-même.

Il avait du sortir doucement pour qu'elle n'ait pas remarqué le moins du monde son départ. Elle se sentait un peu empotée sur son siège, étrangement déçue qu'il ait disparu.

Elle avait été impatiente de lui demander son avis sur la performance de Kean, qui était tout à fait différente de celle des autres Shylocks qu'elle avait vu auparavant. Elle était sûre qu'il aurait quelque chose d'important à lui dire, que peut-être qu'elle-même n'avait pas remarqué. Pendant les entractes, Clive ne voulait rien faire d'autre que se précipiter vers les autres loggias où il pouvait discuter avec ses amis.

Pourtant, c'était probablement mieux que le Comte ait disparu. Malgré son comportement amical avant la performance, il était encore difficile de croire qu'il avait été aimablement disposé envers elle.

Et puis, quand il était trop près, elle se sentait plutôt... bizarre. Etrange et pantelante, en quelque sorte. C'était passionnant, mais pas tout à fait confortable et cela la rendait nerveuse.

Ainsi, lorsque Lady Shelbourne lui demanda si elle voulait profiter de l'entracte pour les accompagner dans d'autres loggias, Susannah la remercia, mais déclina gentiment. Il était certainement plus dans son intérêt de rester ici, dans le seul endroit où le Comte de Renminster ne viendrait sûrement pas.

Les Shelbournes sortirent avec leurs invités, laissant Susannah seule, ce qui ne la dérangeait pas le moins du monde. Les machinistes avaient laissé accidentellement le rideau légèrement ouvert, et si Susannah plissait un peu les yeux, elle pouvait apercevoir tout un défilé de personnes qui couraient en tout sens. C'était étrangement passionnant et plutôt intéressant, et... elle entendit un bruit derrière elle.

Un ami des Shelbourne avait dû oublier quelque chose. Affichant un sourire sur son visage, Susannah se retourna.

-Bons...

C'était le Comte.

-Bonsoir, dit-il, quand il fut évident qu'elle ne terminerait pas les salutations elle-même.

-Milord, dit-elle d'une voix étonnée.

Il hocha la tête gracieusement.

-Miss Ballister. Puis-je m'asseoir ?

-Bien sûr, dit-elle automatiquement.

Mon dieu, pourquoi était-il ici ?

-J'ai pensé qu'il serait plus facile de converser sans avoir à crier d'une loge à l'autre, dit-il.

Susannah le regarda d'une façon incrédule. Ils n'avaient pas du tout crié. Les loges étaient suffisamment proches. Mais réalisait-elle quelque peu frénétiquement, loin d'être aussi proche que leurs chaises l'étaient désormais.

La cuisse du Comte était presque collée à la sienne. Cela n'aurait pas du être gênant, puisque Lord Durham avait occupé la même chaise pendant plus d'une heure, et sa cuisse ne l'avait pas contrariée le moins du monde. Mais c'était différent avec Lord Renminster. Tout était différent avec Lord Renminster, réalisa t-elle.

-Avez-vous aimé la pièce ? Lui demanda t-il.

-Oh oui beaucoup, dit-elle. La performance de Kean a été tout simplement remarquable, vous ne croyez pas ?

Il hocha la tête et murmura son assentiment.

-Je ne me serais jamais attendue à ce que Shylock soit joué d'une manière aussi tragique, poursuivit Susannah. J'ai déjà vu le Marchand de Venise, bien sûr, comme je suis sûr que vous l'avez déjà vu vous aussi, et c'était toujours un personnage plutôt comique, vous ne croyez pas ?

-C'est vraiment une interprétation intéressante.

Susannah hocha la tête avec enthousiasme.

-Je pense que la perruque noire est un coup de génie. Tous les autres Shylock que j'ai vus étaient interprétés avec une perruque rouge. Et comment Kean pourrait-il s'attendre à ce que nous voyions en lui un personnage tragique avec une perruque rouge ? Personne ne prend les hommes roux au sérieux.

Le Comte se mit à tousser sans pouvoir s'arrêter. Susannah se pencha en avant, en espérant qu'elle ne l'avait pas en quelque sorte insulté. Avec ses cheveux noirs, elle n'avait pas pensé qu'il pourrait s'en offusquer.

-Je vous demande pardon, dit-il, reprenant son souffle.

-Est-ce qu'il y a quelque chose qui cloche ?

-Rien, lui assura-t-il. C'est simplement votre observation assez astucieuse qui m'a pris au dépourvu.

-Je n'essayais pas de dire que les hommes aux cheveux roux sont moins dignes que les autres, dit-elle.

-Excepté ceux d'entre nous qui sommes une espèce supérieure avec nos cheveux noirs, murmura-t-il, un diabolique sourire s'insinuant sur ses lèvres.

Elle pinça les lèvres pour s'empêcher de sourire en retour. Il était si particulier qu'il était capable de l'entraîner dans un agréable moment de complicité –le genre de plaisanterie qui se concevait dans un moment intime.

-Ce que j'essayais de dire, dit-elle en essayant de revenir au sujet d'avant, est qu'il n'y a jamais aucunes lignes dans les romans sur les hommes roux, n'est-ce pas ?

-Pas dans les romans que j'ai lus, lui assura-t-il.

Susannah lui jeta une expression vaguement irritée.

-Ou alors, s'il y en a, poursuivit-elle, il n'est jamais le héros de l'histoire.

Le comte se pencha vers elle, ses yeux verts pétillants d'une malicieuse promesse.

-Et qui est le héros de vos histoires, Miss Ballister ?

-Je n'ai pas de héros, dit-elle pudiquement. Je pensais que c'était évident.

Il resta silencieux pendant un moment, la regardant pensivement.

-Vous devriez en avoir un, murmura-t-il.

Susannah eut la sensation que ses lèvres s'entrouvaient, elle eut même la sensation que son souffle qui se précipitait à travers elles jusqu'à ce que ses paroles arrivent doucement à ses oreilles.

-Je suis désolée ? Déclara-t-elle finalement, pas tout à fait certaine de ce qu'il voulait dire.

Ou peut-être qu'elle en était certaine, et qu'elle ne pouvait pas y croire.

Il sourit légèrement.

-Une femme comme vous devrait avoir un héros, dit-il. Un champion, peut-être.

Elle le regarda, en fronçant les sourcils.

-Etes-vous en train de me dire que je devrai me marier ?

Il eut encore une fois ce sourire. Une large courbe, sur ses lèvres, comme s'il connaissait un secret diabolique.

-A quoi pensez-vous ?

-Je pense, dit Susannah, que cette conversation dévie dans des eaux étonnamment personnelles.

Il rit, mais c'était un son chaud et amusé, totalement dépourvu de la malice qui, si souvent teintait le rire de la haute société.

-Je retire ma déclaration précédente, dit-il avec un large sourire. Vous n'avez pas besoin d'un champion. Vous êtes clairement en mesure de prendre soin de vous-même.

Susannah plissa les yeux.

-Oui, dit-il, c'était un compliment.

-Avec vous il faut toujours le vérifier, fit-elle remarquer.

-Oh, allons, Miss Ballister, dit-il. Vous me blessez.

Maintenant c'était à son tour de rire.

-S'il vous plaît, dit-elle, continuant à sourire. Votre armure est tout à fait capable de contrer n'importe quelle attaque verbale que je pourrais vous porter.

-Je ne suis pas si sûr, dit-il, si doucement, qu'elle n'était pas certaine d'avoir bien entendu.

Et puis elle lui demande :

-Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi ?

-Le suis-je ?

-Oui, vous l'êtes, dit-elle, n'étant pas certaine de savoir pourquoi la réponse était si importante. Et vu la manière dont vous vous opposiez à mon mariage avec votre frère, je ne peux pas m'empêcher d'être méfiante.

-Je n'étais...

-Je sais que vous m'avez dit que vous n'étiez pas opposé à cette union, l'interrompt Susannah, son visage presque sans expression. Mais nous savons tous les deux que vous n'y étiez pas favorable et que vous l'avez encouragé à se marier avec Harriet.

Compte tenu de sa déclaration, David se tint immobile un long moment. Rien de ce qu'elle avait dit n'était faux, et pourtant il était clair qu'elle n'avait rien compris à ce qui avait transpiré de l'été dernier. Surtout, elle n'avait rien compris à Clive. Et si elle pensait qu'elle aurait pu être une femme pour lui, peut-être qu'elle ne se comprenait pas non plus.

-J'aime mon frère, dit doucement David, mais il a ses défauts, et il lui fallait une femme qui dépendrait et aurait besoin de lui. Quelqu'un qui l'obligerait à devenir l'homme que je sais qu'il deviendra. Si Clive vous avait épousé...

Il la regarda. Elle le regardait avec sincérité, attendant patiemment qu'il lui formule ses pensées. Il avait la conviction que sa réponse était importante pour elle, et il savait que les choses devaient être bien faites.

-Si vous aviez épousé Clive, poursuivit-il finalement, il n'aurait eu aucun besoin d'être fort. Vous auriez été forte pour deux. Clive n'aurait jamais eu aucune raison de s'affirmer.

Ses lèvres s'entrouvrirent de surprise.

-J'ajouterai simplement, Miss Ballister, dit-il avec une surprenante douceur, mon frère n'était pas digne d'une femme comme vous.

Et puis, tandis qu'elle essayait de comprendre le sens caché derrière ses paroles, tandis qu'elle essayait tout simplement de se rappeler comme faire pour respirer, il se mit debout.

-Ce fut un plaisir, Miss Ballister, murmura-t-il, lui prenant doucement la main et posant un baiser sur son gant.

Ses yeux verts étaient fixés sur l'ensemble de son visage, brillants, chauds et brûlants atteignant directement son âme.

Il se redressa, courbant ses lèvres justes assez loin pour qu'elle ressentie un léger frisson sur sa peau, et dit calmement :

-Bonne nuit, Miss Ballister.

Puis il disparut, avant même qu'elle ne puisse lui offrir ses propres adieux. Et il ne réapparut pas dans la loge à côté de la sienne.

Mais ce sentiment –étrange, pantelant et tourbillonnant qu'il avait réussi à remuer en elle avec seulement un sourire- l'enveloppa pour ne plus la quitter.

Et pour la première fois de sa vie, Susannah ne fut plus en mesure de se concentrer sur une pièce de Shakespeare. Même avec les yeux ouverts, tout ce qu'elle pouvait voir, c'était le visage du Comte.

Chapitre 3

Une fois de plus, Miss Susannah Ballister est la coqueluche de toute la ville.

Après avoir obtenu la douteuse distinction d'être à la fois la jeune fille la plus populaire et impopulaire de la saison 1813 (des remerciements sont de rigueur à l'inepte Clive Mann-Formsby), Miss Ballister jouissait un peu de l'obscurité jusqu'à ce qu'un autre Mann-Formsby –Cette fois David, le Comte de Renminster- l'honore de son exclusive attention samedi soir à la représentation du Marchand de Venise à Drury Lane.

On ne peut que spéculer sur les intentions du Comte, étant donné que Miss Ballister a presque failli devenir une Mann-Formsby l'été dernier, bien que son patronyme aurait été Madame Clive Mann-Formsby, et qu'elle aurait été la sœur du Comte.

Votre dévouée chroniqueuse se sent sûre en écrivant que quiconque a vu la façon dont le Comte regardait Miss Ballister pendant la

représentation, n'aurait pas pu la confondre avec un intérêt fraternel.

Quand à Miss Ballister –si les intentions du Comte sont nobles, alors votre dévouée chroniqueuse se sent aussi sûre en écrivant que chacun conviendra qu'elle est tombée sur le meilleur des Mann-Formsby.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 Janvier 1814.

Une fois encore, Susannah ne pouvait pas dormir. Ce qui n'était pas étonnant.

- Mon frère n'était pas digne d'une femme comme vous !

Qu'avait-il pu vouloir dire par là ? Pourquoi le Comte avait dit une chose pareille ? Avait-il l'intention de lui faire la cour ? Le Comte ?

Elle secoua la tête, d'une façon qui était censée ôter ces idées idiotes de son esprit. Impossible. Le Comte de Renminster n'avait jamais montré les signes d'une cour sérieuse à qui que se soit et Susannah doutait qu'il veuille commencer par elle.

Et puis, elle avait toutes les raisons de ressentir une grande irritation envers l'homme. Elle avait perdu le sommeil à cause de lui. Susannah n'avait jamais perdu le sommeil pour quiconque. Pas même pour Clive.

Comme si cela ne suffisait pas, sa nuit agitée du samedi, s'était répétée le dimanche et celle du lundi avait été encore plus mauvaise, en raison de son apparition dans la colonne du Whistledown de ce matin.

Donc, lorsque le mardi matin arriva, Susannah était fatiguée et grincheuse quand le majordome vint les trouver, elle et Letitia pour interrompre leur petit déjeuner.

-Miss Susannah, dit-il, inclinant la tête un tant soit peu dans sa direction. Une lettre est arrivée pour vous.

-Pour moi ? L'interrogea Susannah, en prenant l'enveloppe de sa main.

C'était le genre d'enveloppe luxueuse, scellée avec une sombre cire bleue. Elle en reconnut instantanément les armoiries. Renminster.

-Qui est-ce ? Demanda Letitia, une fois qu'elle eut fini de mâcher le muffin, qu'elle avait mis dans sa bouche au moment où le maître d'hôtel était entré.

-Je ne l'ai pas encore ouverte, déclara Susannah avec irritation.

Et si elle était assez intelligente, elle trouverait le moyen de ne pas l'ouvrir jusqu'à ce qu'elle ne soit plus en compagnie de Letitia.

Sa sœur la regardait fixement comme si elle était une imbécile.

-C'est facile d'y remédier, souligna Letitia.

Susannah fixa l'enveloppe sur la table à côté de son assiette.

-Je l'ouvrirai plus tard. Pour le moment j'ai faim.

-Pour le moment, je suis morte de curiosité, rétorqua Letitia. Soit tu ouvres cette lettre tout de suite ou je le fais pour toi.

-Je vais d'abord finir mes œufs, puis... Letitia !

Le nom était sorti un peu comme un cri, tandis que Susannah bondissait à travers la pièce pour poursuivre sa sœur, qui venait de lui prendre la lettre en manœuvrant avec habileté. Susannah aurait pu l'intercepter si ses réflexes n'avaient pas été émoussés par le manque de sommeil.

-Letitia, dit Susannah d'une voix meurtrière, si tu ne me rends pas cette lettre sans l'ouvrir, jamais je ne te le pardonnerai.

Et comme cela ne semblait pas fonctionner, elle ajouta :

-Pour le restant de ma vie.

Letitia sembla considérer ses paroles.

-Je te pourchasserai, continua Susannah. Il n'y aura aucun endroit où tu seras en sûreté.

-Tu ferais ça ? Demanda Letitia dubitativement.

-Donne-moi cette lettre.

-Veux-tu l'ouvrir ?

-Oui. Donne-la-moi.

-Veux-tu l'ouvrir maintenant ? Modifia Letitia.

-Letitia, si tu ne me donnes pas cette lettre immédiatement, tu te réveilleras demain matin avec tous tes cheveux coupés.

Letitia en resta bouche bée.

-Tu n'es pas sérieuse ?

Susannah la fixa à travers ses yeux plissés.

-Est-ce que je te regarde comme si je me moquais de toi ?

Letitia déglutit et lui tendit la lettre d'une main tremblante.

-Je crois que tu es sérieuse.

Susannah arracha la missive de la main de sa sœur.

-Je t'en aurais vraiment coupé quelques pouces, murmura t-elle.

-Veux-tu l'ouvrir ? Demanda Letitia, retournant inextricablement sur le sujet.

-Très bien, dit Susannah dans un soupir.

Elle était incapable de garder un secret, de toute façon. Elle avait simplement espéré remettre la lecture à plus tard. Comme elle n'avait pas encore utilisé son couteau à beurre, elle le glissa sous le rabat et fit sauter le sceau.

-Qui est-ce ? Demanda Letitia, même si Susannah n'avait même pas encore déplié la lettre.

-Renmister, dit Susannah avec un soupir de lassitude.

-Es-tu contrariée ? Demanda Letitia, un peu agacé.

-Je ne suis pas contrariée.

-Tu as l'air contrarié.

-Eh bien, je ne le suis pas, déclara Susannah, sortant la lettre du pli.

Mais si elle n'était pas contrariée, comment était-elle ?

Certainement un peu excitée, même si elle était trop fatiguée pour le montrer.

Le Comte était passionnant, énigmatique et certainement la plus intelligente personne qu'elle n'est jamais rencontrée.

Mais il était Comte, et il n'irait certainement pas jusqu'à l'épouser, ce qui signifiait que finalement, elle aurait la réputation d'être la jeune fille qui avait été abandonnée par deux membres de la famille Mann-Formsby.

C'était plus que ce qu'elle pensait pouvoir en supporter. Elle avait enduré l'humiliation publique une fois. Elle ne tenait pas particulièrement à revivre cette expérience, et d'une dimension plus importante.

C'est pourquoi, après avoir lu sa note, où il sollicitait sa compagnie, sa réponse fut immédiatement non.

« Miss Ballister...

Je sollicite votre compagnie jeudi, pour faire du patin à glace à la réception de Lord et Lady Moreland, à Swan Lane Pier, à midi.

Avec votre permission, je viendrai vous chercher à votre domicile trente minutes avant le début des festivités.

Renminster. »

-Que veut-il ? Demanda Letitia en haleine.

Susannah lui remit simplement le billet. Cela semblait plus facile que de raconter son contenu.

Letitia haleta, recouvrant sa bouche de sa main.

-Oh, pour l'amour du ciel, murmura Susannah, en essayant de recentrer son attention sur son petit déjeuner.

-Susannah, cela signifie qu'il te fait la cour !

-Il ne me fait pas la cour.

-Si. Sinon, pourquoi t'aurait-il invité à cette réception pour patiner ?

Letitia fit une pause et fronça les sourcils.

-J'espère que je vais recevoir une invitation. Le patinage est l'une des activités sportives au cours de laquelle je n'apparais pas comme une complète imbécile.

Susannah hocha la tête et haussa les sourcils estimant que sa sœur se sous-estimait.

Il y avait un étang près de leur maison dans le Sussex qui était gelé chaque hiver. Les deux filles Ballister y avaient passé des heures et des heures à cingler l'air en glissant sur la glace. Elles avaient même appris à patiner en arrière.

Susannah avait passé plus de temps sur des patins que sur ses pieds durant son quatorzième hiver, donc dieu sait, qu'elle savait patiner en arrière. Presque aussi bien que Letitia. C'était vraiment dommage qu'elle ne soit pas encore invitée.

-Tu pourrais simplement venir avec nous, déclara Susannah.

-Oh non, je ne pourrai pas faire cela, déclara Letitia. Pas s'il te courtise. Il n'y a rien de tel pour ruiner une belle romance que d'être accompagné par la troisième roue du carrosse.

-Il n'y a pas de romance, insista Susannah, et je ne pense pas que je vais accepter son invitation, de toute façon.

-Tu viens juste de me dire le contraire.

Susannah poignarda un morceau de saucisse avec sa fourchette, absolument furieuse contre elle-même. Elle détestait les gens qui changeaient d'avis selon leur caprice, elle allait devoir s'inclure dans cette catégorie.

-Je me suis trompée, murmura t-elle.

Letitia resta silencieuse pendant un moment. Elle prit même une bouchée d'œuf, le mastiqua minutieusement, l'avalait et but une gorgée de thé.

Susannah ne croyait pas vraiment que sa sœur en avait fini avec la conversation ; le silence de Letitia ne pouvait jamais être interprété comme autre chose qu'un sursis momentané. Et bien sûr, juste au moment où Susannah s'était suffisamment détendue pour prendre une gorgée de son thé sans réellement l'avalier, Letitia déclara.

-Tu es folle, tu sais.

Susannah porta sa serviette à ses lèvres pour éviter de recracher son thé.

-Je n'avais aucune idée d'une telle chose, je t'en remercie beaucoup.

-Le Comte de Renmister, dit Letitia, son visage coloré par l'incrédulité.

Renmister. Mon dieu, Susannah, il est riche, il est beau et il est Comte.

Pourquoi diable veux-tu refuser son invitation ?

-Letitia, dit Susannah, c'est le frère de Clive.

-J'en suis consciente.

-Il ne m'appréciait pas lorsque Clive me courtisait, et je ne vois pas pourquoi maintenant il réviserait subitement son opinion.

-Alors pourquoi est-ce qu'il te courtise ? Exigea Letitia.

-Il ne me courtise pas.

-Il essaie de le faire.

-Il n'a pas essayé... Oh, le diable m'emporte, coupa Susannah, bien ennuyée par la tournure de la conversation.

-Pourquoi penses-tu qu'il veuille me faire la cour ?

Letitia prit une bouchée de muffins et répondit d'un ton neutre.

-Lady Whistledown le dit.

-Au diable Lady Whistledown ! Explosa Susannah.

Letitia recula d'effroi, haletante comme si Susannah avait commis un péché mortel.

-Je ne peux pas croire que tu aies dit cela.

-Qu'est-ce que ne ferait pas Lady Whistledown pour gagner mon admiration et ma dévotion éternelle ? Voulut savoir Susannah.

-J'adore Lady Whistledown, dit Letitia en reniflant, et je ne tolérerai aucune diffamation contre elle en ma présence.

Susannah ne pouvait vraiment rien faire excepté de constater l'attitude forcenée, qui elle en était certaine, avait frappé l'esprit normalement

raisonnable de sa sœur.

-Lady Whistledown, continua Letitia, les yeux étincelants, qui t'a traitée plutôt gentiment pendant toute cette terrible période l'été dernier avec Clive. En fait, elle a été la seule Londonienne à avoir agit ainsi. Et bien, rien que pour cela, jamais je ne la dénigrerais.

Les lèvres de Susannah s'entrouvrirent, retenant son souffle dans sa gorge.

-Merci, Letitia, dit-elle enfin, sa faible voix buttant sur le nom de sa sœur.

Letitia haussa juste les épaules, ne voulant pas entrer dans une conversation sentimentale.

-Ce n'est rien, dit-elle, sa voix enjouée masquant son léger reniflement.

-Mais je pense que tu devrais tout de même accepter l'offre du Comte. Même si tu n'as aucune autre raison que de restaurer ta popularité. Si danser avec lui a pu te rendre de nouveau acceptable, pense à ce qu'une réception avec une après-midi de patinage fera. Nous serons prises d'assaut par les visites de gentleman.

Susannah soupira, complètement écartelée. Elle avait apprécié sa conversation au théâtre avec le Comte. Mais elle était devenue moins confiante depuis que Clive avait rompu avec elle l'été dernier. Et elle ne voulait pas être de nouveau le sujet des commérages désagréables, qui surgiraient à la minute où le Comte déciderait de prêter attention à une autre jeune femme.

-Je ne peux pas, dit-elle à Letitia, se mettant debout si subitement que sa chaise manqua de basculer. Je ne peux pas.

Ses regrets furent envoyés au Comte pas plus d'une heure plus tard.

Précisément soixante minutes après que Susannah ait regardé s'éloigner le valet de pied avec sa lettre qui déclinait son invitation, le majordome des Ballisters vint la trouver dans sa chambre et l'informa que le Comte lui-même était arrivé et l'attendait en bas.

Susannah haleta, laissant tomber le livre qu'elle essayait de lire depuis ce matin. Il atterrit sur son orteil.

-Aie ! Lâcha t-elle.

-Etes-vous blessée, Miss Ballister ? Demanda le majordome poliment.

Susannah secoua la tête, même si son orteil la lançait. Stupide livre. Elle n'avait pas été en mesure de lire plus de trois paragraphes en une heure. Chaque fois qu'elle regardait les pages, les mots flottaient et se brouillaient jusqu'à ce tout ce qu'elle puisse voir ne soit que le visage du Comte.

Et maintenant il était là. Essayait-il de la torturer ? Oui, pensa Susannah, avec une quantité non négligeable de mélodrame, c'était probablement ce qu'il faisait.

-Dois-je lui dire que vous allez le voir dans un instant ? S'enquit le majordome.

Susannah hocha la tête. Elle n'était certainement pas en position de refuser une audience avec le Comte de Renmister, surtout chez elle.

Un rapide coup d'œil dans son miroir lui apprit que ses cheveux n'étaient pas trop ébouriffés après qu'elle se soit installée sur son lit pendant une heure, et se fut avec le cœur battant, qu'elle descendit.

Quand elle entra dans le salon, le Comte était debout devant la fenêtre, sa posture imposante et parfaite comme toujours.

-Miss Ballister, dit-il, se tournant vers son visage, comme c'est agréable de vous voir.

-Euh, je vous remercie, dit-elle.

-J'ai reçu votre note.

-Oui, je présume, dit-elle, avalant nerveusement comme elle s'asseyait dans un fauteuil.

-J'ai été déçu.

Ses yeux se braquèrent sur lui. Son ton était calme, sérieux et avec un quelque chose qui lui laissait entendre des émotions encore plus profondes.

-Je suis désolée, dit-elle, parlant doucement.

Elle essaya de mesurer ses paroles avant qu'elle ne les dise réellement à haute voix.

- Je n'ai jamais voulu vous blesser.

Il commença à marcher vers elle, mais ses mouvements étaient lents, presque prédateurs.

-Vous ne vouliez pas ? Murmura t-il.

-Non, répondit-elle rapidement, car c'était la vérité. Bien sûr que non.

-Alors pourquoi, demanda t-il, s'installant dans le fauteuil le plus proche du sien, avez-vous refusé ?

Elle ne pouvait pas lui dire la vérité, qu'elle ne voulait pas être la fille qui serait abandonnée par deux Mann-Formsbys. Si le Comte commençait à l'accompagner à des réceptions pour aller patiner et à d'autres endroits de ce genre, la seule façon qui laisserait croire qu'il ne l'avait pas laissé tomber consisterait à ce qu'il se marie avec elle. Et Susannah ne voulait pas qu'il pense qu'elle espérait une offre de mariage.

Bon sang, qu'est-ce qui pourrait être plus embarrassant que cela !

-Aucune bonne raison, alors ? Dit le Comte, les coins de sa bouche se relevant alors que ses yeux ne quittaient pas son visage.

-Je ne suis pas une bonne patineuse, laissa échapper Susannah, le mensonge étant la seule chose auquel elle pouvait penser étant prise au dépourvu.

-Est-ce tout ? Demanda t-il, écartant sa protestation avec rien de plus qu'un pincement sur ses lèvres. N'ayez pas peur, je vous soutiendrai.

Susannah déglutit. Cela signifiait-il qu'il mettrait ses mains sur sa taille alors qu'ils glisseraient sur la glace ? Si oui, alors son mensonge pourrait simplement s'avérer être la vérité, parce qu'elle n'était pas du tout certaine qu'elle pourrait rester en équilibre sur ses pieds avec le Comte à ses côtés.

-Je... ah...

-Excellent, déclara t-il en se levant. Alors c'est arrangé. Nous serons un couple de patineur à la réception. Levez-vous maintenant, si vous le voulez bien, je vais vous donner votre première leçon.

Il ne lui offrit pas beaucoup de choix en la matière, en prenant sa main et en la mettant debout. Susannah regarda vers la porte et remarqua qu'elle était plus entrebâillée qu'elle ne l'avait laissée quand elle était entrée.

Letitia. La surnoise petite entremetteuse. Elle allait avoir une sévère discussion avec sa sœur une fois que Renminster serait parti. Letitia se réveillerait finalement peut-être avec les cheveux plus courts.

Et en parlant de Renmister, de quoi parlait-il ? En patineuse experte qu'elle était, Susannah savait très bien que l'on ne pouvait rien enseigner sur ce sport, à moins que l'on ne soit en réalité sur les patins.

Elle était debout de toute façon, autant aller jusqu'au bout maintenant et aussi par curiosité et parce qu'il tenait sa main gauche et ne semblait pas avoir l'intention de la relâcher.

-Le secret du patinage, dit-il (un peu pompeusement, à son avis) est dans les genoux.

Elle battit des cils. Elle avait toujours pensé que les femmes qui battaient des cils avaient l'air un brin délicates, et elle pensait que se serait une tactique efficace si elle agissait comme si elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle faisait.

-Les genoux, dites-vous ? Demanda t-elle.

-En effet, répondit-il. Il faut les fléchir.

-Les fléchir, dit-elle en écho. Imaginez-vous cela.

S'il surprit le sarcasme sous l'innocente façade, il ne fit aucun commentaire.

-En effet, dit-il encore, faisant comme si ce n'était pas sa formule préférée. Si vous essayez de garder les genoux tendus, vous ne pourrez jamais garder votre équilibre.

-Comme cela ? Demanda Susannah, fléchissant beaucoup trop profondément.

-Non, non, Miss Ballister, dit-il, faisant lui-même une démonstration du procédé. Plutôt comme cela.

Il chercha à simuler une démonstration étonnamment ridicule feignant de patiner au milieu du salon, mais Susannah réussit à masquer son sourire. En vérité, des moments comme celui-là ne devaient pas être gaspillés.

-Je ne comprends pas, dit-elle.

Les sourcils de David se réunirent en signe de frustration.

-Venez ici, dit-il, passant dans la salle d'à côté où il n'y avait pas de meubles.

Susannah le suivit.

-Comme ça, dit-il, essayant de se déplacer à travers le plancher de bois polis comme s'il était sur des patins.

-Cela ne me semble pas très... régulier, dit-elle, son visage reflétant la parfaite innocence.

David la regarda avec méfiance. Elle avait l'air un peu trop angélique plantée là à le regarder se ridiculiser. Ses chaussures n'étaient pas adaptées, bien sûr, et elles ne glissaient pas du tout sur le plancher.

-Pourquoi n'essayez-vous pas de nouveau ? Demanda t-elle en souriant un peu comme la Joconde.

-Pourquoi est-ce que vous vous n'essayez pas ? La contra t-il.

-Oh, je ne pourrais pas, dit-elle en se colorant légèrement.

Excepté –il fronça les sourcils- qu'elle ne rougissait pas. Elle avait juste incliné légèrement la tête sur le côté d'une manière pudique qui aurait dû être accompagné d'une très grande rougeur.

-C'est en pratiquant que l'on apprend, dit-il, déterminé à ce qu'elle patine même si pour cela il devait la menacer. C'est le seul moyen.

S'il s'était rendu ridicule, que le ciel le prenne à témoin, elle le serait aussi.

Elle pencha légèrement la tête, regardant comme si elle considérait l'idée, puis sourit et dit :

-Non, merci.

Il s'approcha d'elle.

-J'insiste, murmura t-il, s'approchant résolument juste un peu trop près d'elle qu'il n'était nécessaire.

Ses lèvres s'entrouvrirent de surprise et de perspicacité. Bien. Il voulait qu'elle le fasse, même si elle ne comprenait pas très bien ce que cela impliquait.

Se déplaçant de sorte qu'il soit derrière elle, il plaça ses mains sur sa ceinture.

-Essayez de cette façon, dit-il doucement, ses lèvres scandaleusement près de son oreille.

-Mi... Milord, murmura t-elle.

Son ton suggérait qu'elle essayait de crier les mots, mais qu'elle manquait d'énergie, ou peut-être de conviction. Ses manières étaient, bien sûr, totalement inappropriées, mais comme il avait prévu de l'épouser, il ne voyait pas vraiment le problème.

D'ailleurs, il allait en profiter pour la séduire. Même si –non, surtout parce qu'-

elle ne se rendrait même pas compte de ce qui se passait.

-Comme ça, dit-il, sa voix presque aussi basse qu'un murmure.

Il exerça une légère pression sur sa taille, destinée à la forcer à avancer comme s'ils patinaient comme des partenaires. Mais évidemment, elle trébucha, étant donné que ses chaussures ne glissaient pas non plus sur le plancher.

Et quand elle trébucha, il trébucha aussi. Mais cependant, à sa plus grande consternation, ils réussirent à rester sur leurs pieds, et ne pas finir comme une masse enchevêtrée sur le sol. Ce qui avait été, bien sûr, son intention.

Susannah s'extirpa habilement de son emprise, le laissant se demander si elle avait eu à pratiquer les mêmes manœuvres avec Clive. C'est à ce moment là qu'il réalisa que sa mâchoire s'était crispée et qu'il aurait presque eu recours à ses doigts pour l'ouvrir.

-Est-ce que quelque chose ne va pas Milord ? Demanda Susannah.

-Rien du tout, dit-il se redressant. Pourquoi pensez-vous cela ?

-Vous semblez un peu –elle cligna plusieurs fois des yeux comme elle considérait son visage- en colère.

-Pas du tout, dit-il doucement, chassant toutes pensées de Clive et de Susannah et de Clive avec Susannah de son esprit. Mais nous devrions essayer de patiner de nouveau.

Peut-être que cette fois il réussirait à orchestrer une chute.

Elle recula, fille intelligente qu'elle était.

-Je pense qu'il est l'heure du thé, dit-elle, d'une voix douce et résolue à la fois.

Si son ton n'avait pas clairement signifié qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il voulait

-à savoir, son corps étroitement collé contre le sien, de préférence sur le sol- il aurait pu peut-être l'admirer. C'était un talent, d'arriver exactement à ce que l'on voulait sans jamais enlever le sourire de son visage.

-Aimez-vous le thé ? Demanda t-elle.

-Bien sûr, mentit-il.

Il détestait le thé, bien que cela ait toujours contrarié sa mère, qui estimait que c'était son devoir de patriote de boire cette épouvantable boisson. Mais sans le thé, il n'y aurait aucune excuse pour s'attarder.

Fronçant les sourcils, elle regarda droit vers lui et dit :

-Vous détestez le thé.

-Vous vous en souvenez, commenta t-il, un peu impressionné.

-Vous avez menti, souligna t-elle.

-Peut-être que j'espérais rester en votre compagnie, dit-il, la contemplant comme si elle était une pâtisserie au chocolat.

Il détestait le thé, mais le chocolat... maintenant c'était une autre histoire.

Elle fit un pas sur le côté.

-Pourquoi ?

-Pourquoi, en effet, murmura t-il. C'est une bonne question.

Elle fit un autre pas, mais le sofa bloquait son chemin. Il sourit. Susannah sourit en retour, où tout au moins elle essaya de le faire.

-Je peux vous faire apporter autre chose à boire.

Il sembla considérer la proposition pendant un instant, puis il dit :

-Non, je pense qu'il est temps que je vous quitte.

Susannah faillit haleter à cause du nœud qui par déception s'était formé dans sa poitrine. Depuis quand sa colère et sa sévérité c'étaient-elles transformées en désir de sa présence ? Et à quoi jouait-il ?

D'abord il inventait ces excuses idiotes pour la toucher, puis ce fieffé mensonge pour prolonger sa visite, et maintenant, tout à coup, il voulait partir ?

Il jouait avec elle. Et le pire était, qu'une partie d'elle-même s'en réjouissait.

Il fit un pas vers la porte.

-Je vous verrai jeudi, alors ?

-Jeudi ? Fit-elle en écho.

-La réception, lui rappela t-il. Je crois que j'ai dit que je viendrai chez vous trente minutes avant.

-Mais je n'ai jamais accepté d'y aller, lâcha t-elle.

-Ne l'avez-vous pas fait ? Sourit-il benoîtement. J'aurais pu jurer que si.

Susannah craignait d'avancer dans des eaux périlleuses, mais elle ne pouvait pas arrêter ce satané entêtement qui occupait distinctement son esprit.

-Non, dit-elle, je ne l'ai pas fait.

En moins d'une seconde, il fit marche arrière et se tint près d'elle... très près d'elle. Si proche que son souffle s'exhala de son corps, pour être remplacé par quelque chose de plus doux, quelque chose de plus dangereux. Quelque chose de totalement interdit et de divin.

-Je pense que si, dit-il doucement, en touchant son menton avec ses doigts.

-Milord, murmura t-elle, abasourdie par sa proximité.

-David, dit-il.

-David, répéta t-elle, trop hypnotisée par le feu de ses yeux verts pour dire autre chose.

Mais elle avait la sensation d'être bien. Elle n'avait jamais prononcé son nom, n'avait jamais même pensé à lui comme quelqu'un d'autre que le frère de Clive ou Renminster, ou même juste le Comte.

Mais maintenant, d'une certaine façon, il était David, et quand elle regarda dans les yeux, si près des siens, elle vit quelque chose de nouveau.

Elle vit cet homme. Non pas le titre, pas la fortune. L'homme.

Il prit sa main, qu'il porta à ses lèvres.

-A jeudi, alors, murmura t-il, son baiser caressant sa peau avec une vulnérable tendresse.

Elle hocha la tête, parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre. Figée sur place, elle le regardait, muette comme il reculait et se dirigeait vers la porte.

Mais alors qu'il mettait sa main sur la poignée de la porte –juste à cette fraction de seconde avant qu'il ne l'ait réellement mise- il s'arrêta. Il

s'arrêta et se retourna. Et pendant qu'elle restait debout à le regarder, il dit, plus pour lui-même que pour elle.

-Non, non, cela ne se fait pas.

Il lui fallut seulement trois grandes enjambées pour revenir vers elle. Dans un mouvement qui fut aussi surprenant que sensuel, il la plaqua contre lui. Ses lèvres trouvèrent les siennes, et il l'embrassa.

Il l'embrassa, jusqu'à ce qu'elle pense qu'elle allait défaillir de plaisir. Il l'embrassa, jusqu'à ce qu'elle pense qu'elle pourrait s'évanouir par manque d'air. Il l'embrassa, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus penser à rien d'autre qu'à lui, qu'elle ne puisse voir que son visage dans son esprit et qu'elle ne voulait rien d'autre que son goût sur ses lèvres... pour toujours.

Et puis, avec la même soudaineté qui l'avait menée à elle, il s'éloigna.

-Jeudi ? Demanda t-il doucement.

Elle hocha la tête, une de ses mains touchant ses lèvres. Il sourit.

-je m'en réjouis à l'avance, murmura t-il.

-Moi aussi, murmura t-elle, bien qu'il soit déjà parti. Moi aussi.

Chapitre 4

Mon dieu, même votre dévouée chroniqueuse n'arrivait même plus à compter le nombre de personnes qui étaient tombées avec inélégance sur la neige et la glace pendant la réception de Lord et Lady Moreland, hier après-midi.

Il semble que la haute société ne soit pas aussi compétente dans l'art et la pratique du patinage sur glace que ce qu'elle aimerait faire croire.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

4 Février 1814.

Selon sa montre à gousset, que David savait parfaitement précise, il était exactement quarante six minutes passé de midi et David savait très bien que ce jour était un jeudi en date du trois février de l'année mille huit cent quatorze.

C'est précisément à ce moment-là, que David Mann-Formsby, Comte de Renminster, réalisa trois vérités incontestables.

La première était, que si on voulait être tout à fait précis sur un sujet, il valait probablement mieux se rapprocher de l'opinion que des faits. Et le fait était que la réception que Lord et Lady Moreland avait donné avait été un vrai désastre.

Lord et Lady Moreland avaient ordonné à leurs pauvres et frissonnants domestiques de pousser des chariots chargés de sandwiches et de madère sur la glace, qui aurait pu être une touche charmante, sauf qu'aucuns des domestiques n'avaient eu la moindre indication quant à la façon de manœuvrer sur la glace, qui, bien que n'étant pas glissante, était devenue traîtreusement cahoteuse à cause du balayage constant du vent pendant le gel.

En conséquence, une volée de pigeons plutôt désagréablement à l'affût, s'étaient rassemblés près de la jetée pour se précipiter sur les sandwiches qui s'étaient accidentellement déversés à partir d'un panier renversé, et le pauvre valet malchanceux qui avait été forcé de pousser le chariot était maintenant assis sur le côté, tamponnant des mouchoirs sur son visage là où les pigeons l'avaient picoré avant de quitter les lieux.

La seconde vérité que David réalisa était encore moins acceptable. Et cette vérité était que Lord et Lady Moreland avaient décidé d'organiser cette réception dans le seul but de trouver une femme pour leur andouille de fils Donald et qu'ils avaient décidé que Susannah serait aussi bien que n'importe qui.

A cette fin, ils avaient littéralement kidnappé Susannah à leurs côtés et l'avaient contrainte à une conversation avec Donald pendant dix minutes avant qu'elle ne puisse s'échapper. (C'est alors, qu'ils se sont tournés vers Lady Caroline Starling, mais David décida que ce n'était tout simplement pas son problème et Caroline devait savoir comment s'en sortir).

La troisième vérité le fit grincer les dents, jusqu'à presque les réduire en poudre. Ce fut celle où Susannah Ballister, qui avait si gentiment affirmé ne pas savoir comment patiner, avait vraisemblablement un peu menti.

Il aurait dû le deviner à la minute où elle avait retiré ses patins de son sac. Ils ne ressemblaient en rien à ce que tout le monde avait attaché à leurs pieds.

Les propres patins de David étaient considérés comme le summum de la nouveauté et ils étaient composés de longues lames attachées à des plates-formes en bois, qu'il attachait ensuite sur ses bottes. Les lames de Susannah étaient un peu plus courtes que la moyenne, mais ce qui était le plus important, elles étaient réellement attachés à ses bottines, ce qui exigeait qu'elle change de chaussures.

-Je n'ai jamais vu des patins comme ça, commenta t-il, la regardant avec intérêt, comme elle lassait ses bottines.

-Euh, c'est ce que nous utilisons dans le Sussex, dit-elle, et il n'était pas certain que le rose sur ses joues était un blush ou tout simplement le souffle du vent.

On n'a pas à s'inquiéter sur le fait que les patins se détachent puisqu'ils sont fixés sur les bottines.

-Oui, dit-il, je peux voir que c'est un avantage, particulièrement si on ne maîtrise pas le patinage.

-Euh, oui, marmonna t-elle.

Puis elle toussa. Puis le regarda et sourit, bien que tout cela, en toute honnêteté, ressemblait un peu à une grimace.

Elle remplaça l'autre bottine, ses doigts en dépit qu'ils soient enfermés dans des gants, se mouvaient avec agilité et s'activaient sur ses lacets.

David regarda en silence, et puis il ne put s'empêcher de commenter :

-Et les lames sont plus courtes.

-Vous êtes sûr, murmura t-elle, évitant de le regarder.

-Oui, dit-il, se déplaçant afin que son patin s'aligne à côté du sien. Regardez ça.

Les miens ont au moins trois pouces de plus.

-Eh bien, vous êtes une personne beaucoup plus grande, répondit-elle en souriant vers lui de sa position sur le banc.

-C'est une théorie intéressante, dit-il, sauf que les miens semblent être d'une taille standard.

Il agita la main vers le fleuve, où d'innombrables dames et messieurs bruissaient à travers la glace... ou tombaient sur leur postérieur.

-Tout le monde a des patins un peu comme les miens.

Elle haussa les épaules comme elle lui permettait de l'aider à se mettre sur ses pieds.

-Je ne sais pas quoi vous dire, dit-elle, sauf que comme patins ils sont assez communs dans le Sussex.

David jeta un regard sur le pauvre malheureux Spence Donald, qui était pour le moment poussé dans le dos par sa mère, Lady Moreland. Les Morelands, il en était certain, étaient originaire du Sussex, et leurs patins n'avaient rien à voir avec ceux de Susannah.

David et Susannah claudiquèrent vers le bord du fleuve gelé –qui savait vraiment marcher avec des patins sur la terre ?- et puis il l'aida sur la glace.

-Faites attention à votre équilibre, lui conseilla t-il, appréciant quelque peu la façon dont-elle serrait son bras. Rappelez-vous, tout est dans les genoux.

-Merci, murmura t-elle. Je le ferai.

Ils se déplacèrent plus loin, David les entraînant vers une zone moins peuplée où ils ne se soucieraient pas au sujet de certains fous qui s'écraseraient sur eux.

Susannah semblait être une personne physique, parfaitement équilibrée et totalement en harmonie avec le rythme du patinage.

David plissa les yeux avec suspicion. Il était difficile d'imaginer une personne apprenant à patiner aussi rapidement, et encore moins un si petit brin de fille.

-Vous avez déjà patiné avant, dit-il.

-Quelques fois, admit-elle.

Juste pour voir ce qui allait se passer, il fit une halte rapide. Elle fit de même admirablement, sans même un faux pas.

-Plus que quelques fois, peut-être ? Demanda t-il.

Elle prit sa lèvre inférieure entre ses dents.

-Peut-être plus d'une douzaine de fois ? Demanda t-il, croisant les bras.

-Euh, peut-être.

-Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne saviez pas patiner ?

-Eh bien, dit-elle, croisant ses bras dans une parfaite imitation de lui, c'était peut être parce que j'étais à la recherche d'une excuse pour ne pas venir.

Il recula, d'abord surpris pas son honnêteté, puis plutôt impressionné malgré lui. Il y avait beaucoup, beaucoup d'avantages à être Comte, et en plus d'être riche et puissant. Mais qu'on s'adresse à lui avec honnêteté n'en faisait pas partie.

David ne pouvait pas compter le nombre de fois où il aurait souhaité que quelqu'un le regarde juste dans les yeux et lui dise vraiment ce qu'il avait envie de lui dire. Les gens avaient tendance à lui raconter ce qu'il avait envie d'entendre, et malheureusement rarement la vérité.

Susannah, d'un certain côté, avait été assez courageuse pour lui dire précisément ce qu'elle pensait. David était étonné de voir comme c'était rafraîchissant, même si cela signifiait qu'elle l'avait, en toute vérité, insulté.

Et alors, il se mit juste à sourire.

-Et vous avez changé d'avis ?

-A propos du patinage ?

-A propos de moi, dit-il doucement.

Ses lèvres s'entrouvrirent sous le choc de sa question.

-Je... commença t-elle, et il voyait bien qu'elle ne savait pas comment y répondre.

Il commença à dire quelque chose, pour la sauver d'un moment désagréable qu'il avait créé, mais ensuite elle le surprit quand elle leva les yeux sur lui, et avec cette franchise qu'il trouvait si attirante, elle dit tout simplement :

-Je ne me suis pas encore décidée.

Il gloussa.

-Je suppose que cela signifie que je dois affiner mes pouvoirs de persuasion.

Elle rougit, et il savait qu'elle pensait à leur baiser. Cela lui plaisait, comme il n'avait pas été en mesure de penser à autre chose au cours de ces derniers jours. Cela lui rendit son supplice un peu plus supportable, sachant qu'elle endurait le même.

Mais ce n'était pas le moment ni l'endroit pour la séduire, et il décida donc, de découvrir à quel point elle avait menti sur ses compétences en patinage.

-Est-ce que vous êtes bonne en patinage ? Demanda t-il, en lâchant son bras et en lui donnant un petit coup de pouce. La vérité, s'il vous plait.

Elle n'hésita pas un instant, elle s'éloigna un peu pour faire juste quelques mouvements élégants avec ses jambes et revint ensuite en s'arrêtant avec une extrême rapidité.

-Je suis plutôt bonne en fait, répondit-elle.

-Comment bonne ?

Elle sourit d'une façon détournée.

-Assez bonne.

Il croisa les bras.

-A quel point bonne ?

Elle jeta un regard sur la glace, jugeant la position des gens autour d'eux, puis partit rapidement directement dans sa direction. Et alors, juste au moment où il était convaincu qu'elle allait rentrer en collision avec lui, les renversant tous les deux, elle exécuta un élégant petit virage et tourna autour de lui, revenant tout de suite après d'où elle était partie, dans la même position.

-Impressionnant, murmura t-il.

Elle rayonnait.

-Surtout pour quelqu'un qui ne sait pas patiner.

Elle resta radieuse, mais ses yeux étaient un peu penauds.

-Vous savez faire d'autres tours ? Demanda t-il.

Elle parut indécise, alors David ajouta :

-Allez-y. Faites votre intéressante. Je vous donne la permission.

Elle rit.

-Oh. Eh bien, si c'est le cas...

Elle patina un peu, puis s'arrêta et lui jeta un regard de pure malice.

-Je n'aurai jamais songé à le faire sans votre permission.

-Bien sûr que non, murmura t-il, de ses lèvres pincées.

Elle regarda autour d'elle, pour s'assurer évidemment qu'elle avait la place pour ses manœuvres.

-Personne dans notre entourage ne tenterait même de vous égaler, dit-il. La glace est toute à vous.

Avec un regard d'intense concentration, elle patina sur quelques mètres jusqu'à ce qu'elle atteigne un peu de vitesse, et alors, à sa plus grande surprise, elle fit une pirouette. Il n'avait jamais rien vu de tel. Ses pieds n'avaient pas du tout quitté la glace, mais d'une certaine façon, elle tournoya sur elle-même, une fois, deux fois, trois fois...

Bon sang, elle avait fait cinq tours complets avant qu'elle ne s'arrête, tout son être illuminé de joie.

-Je l'ai fait ! Cria t-elle en riant.

-Ce fut incroyable, dit-il, patinant à son côté. Comment avez-vous fait ?

-Je ne sais pas. Je n'avais jamais réussi cinq rotations auparavant. J'en ai déjà réussi trois, peut-être quatre si j'étais chanceuse, et la moitié du temps, je tombais.

Susannah parlait rapidement, entraînée par sa propre euphorie.

-Rappelez-moi de ne pas vous croire la prochaine fois que vous me direz que vous ne pouvez pas faire quelque chose.

Pour une certaine raison, ses paroles la firent sourire. Du sourire sur son visage jusqu'au fond de son cœur et de son âme, Susannah sourit.

Elle avait passé ces derniers mois à se sentir comme un échec, comme la risée, se rappelant constamment toutes ces choses qu'elle ne pouvait pas ou ne devrait pas faire. Maintenant cet homme était là –ce merveilleux, beau et intelligent homme- lui disant qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Et dans l'instant, elle l'aurait presque cru.

Ce soir, elle se forcerait à revenir à la réalité, en se rappelant que David était également un Comte et –pire encore- un Mann-Fromsby, et qu'elle allait probablement regretter son association avec lui.

Mais pour l'instant, tandis que le soleil faisait briller la neige et la glace comme des diamants, tandis que le vent froid semblait la réveiller après un long et profond sommeil, elle allait simplement s'amuser.

Et elle se mit à rire. A rire ici, juste à cet endroit, sans se soucier de quoi elle avait l'air ou si cela semblait bizarre, ou même si tout le monde la regardait comme si elle était folle. Elle rit.

-Vous devez me dire, déclara David en patinant à ses côtés, ce qui est si drôle ?

-Rien, dit-elle, reprenant son souffle. Je ne sais pas. Je suis juste heureuse, c'est tout.

Quelque chose changea alors dans ses yeux. Il l'avait regardé auparavant avec passion, même avec du désir, mais maintenant elle voyait quelque chose de plus profond. C'était comme s'il l'avait soudainement trouvé et qu'il ne voulait jamais plus détacher ses yeux d'elle.

Et c'était peut-être un regard expérimenté et qu'il l'avait utilisé sur des milliers de femmes auparavant, oh mais, Susannah ne voulait pas y penser de cette façon. Cela avait duré assez longtemps pour qu'elle puisse se sentir vraiment spéciale.

-Prenez mon bras, dit-il.

Et elle le prit, et ils s'élancèrent silencieusement à travers la glace, en se déplaçant lentement mais avec fluidité comme ils esquivaient les autres patineurs.

Puis il la questionna sur une chose à laquelle elle ne se serait jamais attendue.

Sa voix était douce, attentive et détendue, mais son intensité était évidente dans la façon dont sa main serrait son bras.

-Est-ce que, demanda t-il, vous avez aimé Clive ?

Sans savoir comment Susannah ne trébucha pas et ne fit aucun faux pas, et sa voix semblait même étonnamment sereine, comme elle répondit :

-Votre question résonne comme si vous n'appréciez pas Clive.

-Absurde, répondit David. Je donnerai ma vie pour Clive.

-Eh bien, oui, dit Susannah, comme elle n'en avait jamais douté un seul instant.

Et vous est-ce que vous l'aimez ?

Plusieurs secondes passèrent, et leurs lames glissèrent plusieurs fois sur la glace avant que David ne réponde finalement :

-Oui. Tout le monde aime Clive.

Susannah le regarda brusquement, en ayant l'intention de le sermonner pour sa réponse évasive jusqu'à ce qu'elle voit sur son visage qu'il avait l'intention d'en dire plus.

-J'adore mon frère, déclara David lentement, comme s'il devait prendre une ultime décision sur chaque mot avant de parler. Mais je suis conscient de ses défauts. Mais j'ai bon espoir, cependant, que son mariage avec Harriet l'aidera à devenir une personne plus responsable et plus mûre.

Il y a une semaine, Susannah aurait pris ses mots comme une insulte, mais maintenant elle les acceptait comme les simples faits qu'ils étaient. Et il semblait juste de lui répondre avec la même honnêteté que lui.

-J'ai aimé Clive, dit-elle, se sentant glisser dans ses souvenirs, car, oh, je suppose que c'était parce qu'il semblait toujours si heureux et libre. Et c'était communicatif.

Elle haussa les épaules, impuissante.

Ils ralentirent instinctivement, au moment même où ils contournaient le coin de la jetée, car ils se rapprochaient tout près de la réception.

-Je ne pense pas que j'étais la seule à me sentir de cette façon, poursuivit-elle.

Tout le monde aimait être près de Clive. D'une certaine manière....

Elle sourit avec mélancolie et regret. Les souvenirs de Clive étaient doux-amers.

-D'une certaine manière, termina t-elle doucement, tout le monde semblait sourire à côté de lui. Surtout moi.

Elle haussa les épaules, dans un mouvement presque d'excuse.

-C'était excitant d'être à son bras.

Elle regarda David, qui la regardait avec une expression intense. Mais il n'y avait aucune colère et aucune récrimination dans son regard. Juste un sentiment palpable de curiosité, d'un besoin de comprendre.

Susannah laissa échapper une sorte de souffle pas tout à fait un soupir, mais quelque chose s'y rapprochant. Il était difficile de mettre des mots sur quelque chose qu'elle ne s'était jamais forcée à analyser.

-Quand vous êtes avec Clive, dit-elle finalement, tout semble...

Il lui fallut plusieurs secondes pour trouver les mots justes, mais David n'était pas pressé.

-Plus brillant, termina t-elle finalement. Est-ce que cela signifie quelque chose ?

C'était presque comme s'il y avait un éclat qui se dégageait de lui, et tout ce qui était à son contact semblait d'une certaine façon meilleure qu'en réalité. Tout le monde semblait plus beau, la nourriture avait un meilleur goût et les fleurs avaient un parfum plus doux.

Elle se tourna vers David avec une expression sérieuse.

-Comprenez-vous ce que je veux dire ?

David acquiesça. Mais au même moment, Susannah dit :

-Je viens de réaliser qu'il brillait avec tant d'éclat –tout brillait avec tant d'éclat, en fait- que j'ai manqué certaines choses.

Elle pinça le coin de ses lèvres et fronça les sourcils dans une expression pensive comme elle essayait de trouver les mots de ce qu'elle ressentait.

-Je n'ai pas remarqué les choses que j'aurais dû voir.

-Que voulez-vous dire ? Demanda t-il.

Et quand elle le regarda dans les yeux, elle savait qu'il n'essayait pas de se moquer d'elle. Il se souciait vraiment de sa réponse.

-Au bal de Worth, par exemple, dit-elle. J'ai été sauvée de ce qui aurait sûrement été un mauvais moment par Pénélope Featherington.

David plissa le front.

-Je ne suis pas certain de la connaître.

-C'était exactement pareil pour moi. Je ne lui ai jamais accordé, ne serait-ce qu'une pensée l'été dernier. Ne vous méprenez pas à mon sujet, lui assura telle. Je n'ai jamais été cruelle envers elle. Juste... ignorante, je suppose. Je n'ai pas fait attention à quiconque en dehors de mon petit cercle social. Le cercle de Clive, en vérité.

Il hocha la tête en comprenant.

-Et il s'avère qu'en réalité c'est une personne très agréable.

Susannah regarda fixement.

-Letitia et moi lui avons rendu une visite la semaine dernière. Elle est très intelligente, elle aussi, mais je n'ai jamais pris le temps de le remarquer.

Je souhaite...

Elle s'arrêta, pinçant sa lèvre inférieure.

-Je croyais être une meilleure personne, c'est tout.

-Je pense que vous l'êtes, dit-il doucement.

Elle hocha la tête, regardant au loin comme si elle pouvait trouver les réponses dont elle avait besoin à l'horizon.

-Peut-être que je le suis. Je suppose que je ne devrais pas me blâmer pour mes actions de l'été dernier. C'était amusant, et Clive était agréable, et c'était très excitant d'être avec lui.

Elle sourit avec mélancolie.

-C'est difficile de refuser d'être le centre d'une attention constante, de se sentir si aimée et admirée.

-Par Clive ? Demanda doucement David.

-Par tout le monde.

Leurs lames glissèrent à travers la glace –une fois, deux fois- avant qu'il ne réponde.

-Alors, ce n'était pas l'homme lui-même que vous aimiez, c'était la façon dont-il vous faisait vous sentir.

-Y a-t-il une différence ? Demanda Susannah.

David sembla considérer profondément sa question avant de finalement dire :

-Oui. Oui, je pense qu'il y en a une.

Susannah sentit ses lèvres se hausser de surprise, ses paroles la forçant à penser à ce qu'elle avait ressenti pendant tout ce temps pour Clive. Elle réfléchissait, et puis elle se retourna, et elle ouvrit la bouche pour parler, mais alors... BAM !

Quelque chose la percuta, lui coupant le souffle, la faisant déraiser à travers la glace jusqu'à ce qu'elle tombe lourdement et durement dans un banc de neige.

-Susannah ! Cria David, patinant rapidement à ses côtés. Est-ce que vous allez bien ?

Susannah cligna des yeux et haleta, en essayant de balayer la neige sur son visage... de ses cils, de ses cheveux et d'un peu partout. Elle avait atterri sur son dos, presque en position couchée, et elle était presque enterrée.

Elle bafouilla quelque chose qui était probablement une question -elle ne savait pas si elle avait dit : qui, quoi ou comment- et réussit ensuite à éliminer suffisamment de neige de ses yeux pour voir une femme dans un manteau de velours vert patiner furieusement au loin.

Susannah plissa les yeux. C'était Anne Bishop, que Susannah avait bien connu la saison précédente. Elle ne pouvait pas croire qu'Anne la renverserait et fuirait ensuite les lieux.

-Pourquoi ce petit...

-Etes-vous blessée ? La coupa David en s'accroupissant à ses côtés.

-Non, grommela Susannah, bien que je n'arrive pas à croire qu'elle se soit éloignée sans même se soucier de mon bien-être.

David regarda par-dessus son épaule.

-Il n'y a plus aucun signe d'elle maintenant, j'en ai peur.

-Eh bien, elle ferait mieux d'avoir une bonne excuse, murmura Susannah. Rien de moins qu'une mort imminente ne sera acceptable.

David semblait lutter contre un large sourire.

-Eh bien, vous ne semblez pas être blessée, et vos capacités mentales sont en état de marche, donc voudriez-vous que je vous aide à vous relever ?

-S'il vous plaît, déclara Susannah, lui étant reconnaissante en acceptant sa main.

Sauf que les capacités mentales de David ne devaient pas être en état de marche non plus, parce qu'il était resté accroupi quand il lui a offert sa main, ne se rendant pas compte qu'il n'avait pas la force appropriée pour la remettre sur ses pieds.

Et après un moment précaire, dans lequel ils semblaient être tous les deux suspendus à mi-chemin entre la glace et une position verticale, les patins de Susannah se dérobèrent sous elle, et ils allèrent tous les deux s'écrouler sur le banc de neige.

Susannah se mit à rire. Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Il y avait quelque chose de si merveilleusement incongru sur le fait que le noble Comte

de Renimister soit enfoui dans la neige. Il semblait plutôt attrayant, en réalité, avec des flocons sur ses cils.

-Oseriez-vous vous moquer de moi ? Fit-il semblant de la réprimander, après avoir craché la neige de sa bouche.

-Oh, jamais, répondit-elle, se mordant les lèvres pour réprimer un petit rire. Je ne songe même pas à me moquer, mon Milord homme des neiges.

Ses lèvres se plissèrent dans une expression qu'il aurait aimé faire paraître comme de l'irritation mais c'était vraiment rien de plus que de l'amusement.

-Ne m'appellez plus comme ça, l'avertit-il.

-Mon Milord homme des neiges ? Répéta t-elle, surprise par sa réaction.

Il fit une pause, évaluant son visage avec une expression légèrement surprise.

-Vous n'en avez jamais entendu parler, alors ?

Elle secoua la tête du mieux qu'elle put dans la neige.

-Entendu quoi ?

-Les parents d'Harriet étaient plutôt affligés par l'extinction de leur patronyme.

Harriet est la dernière des Snowes (des Neiges), vous vous rendez compte.

-Ce qui signifie...

Les lèvres de Susannah se desserrèrent d'horreur et de ravissement.

-Oh, ne me dites pas...

-En effet, répondit David, en regardant comme s'il voulait rire, mais en pensant qu'il ne le devait pas. Mon frère doit maintenant être correctement appelé Clive Snowe-Mann-Formsby.

-Oh, je suis diabolique, déclara Susannah, riant si fort que la neige vacilla. Je suis vraiment une personne méchante, peu aimable. Mais je ne peux pas... je ne peux pas m'empêcher... je...

-Allez-y riez, dit David, je vous assure que c'est vrai.

-Clive doit être furieux !

-Oui c'est du genre un peu voyant et plutôt embarrassant, dit David.

-Et en plus avec un nom avec un double trait d'union, c'est assez inadéquat, déclara Susannah. Je ne voudrais pas avoir à me présenter comme Susannah Ballister-Bates...

Elle chercha un troisième nom de famille affreusement inapproprié.

-Bismark ! Termina t-elle victorieusement.

-Non, murmura t-il pince-sans-rire, je comprends pourquoi vous n'y arrivez pas.

-Butthis... fini par dire Susannah, renonçant totalement aux mots doux. C'est tout à fait inimaginable... Mon dieu. Je ne sais pas ce qui est inimaginable. Ma compréhension, je suppose.

-Il voulait le changer pour Snowe-Formby, dit David, mais je lui ai dit que nos ancêtres Mann seraient bouleversés.

-Pardonnez-moi de le signaler, répondit Susannah, mais vos ancêtres Mann sont complètement décédés. Je préfère penser qu'ils n'ont pas la capacité d'être bouleversés d'une façon ou d'une autre.

-Pas s'ils ont laissé derrière eux des documents juridiques interdisant l'héritage pécuniaire à toute personne qui laisserait tomber le nom Mann.

-Ils ne l'ont pas fait ! Haleta Susannah.

David se contenta de sourire.

-Ils ne l'ont pas fait ! Dit-elle encore, mais cette fois, son ton était très différent.

Ils n'ont pas pu faire une chose pareille. Vous le dites seulement pour torturer le pauvre Clive.

-Oh, c'est le pauvre Clive maintenant, la taquina t-il.

-C'est n'importe quel pauvre qui doit répondre au nom de Snowe-Mann !

-C'est Snowe-Mann-Formsby, merci beaucoup.

Il lui fit un sourire espiègle.

-Mes aïeux Formsby ne seraient pas très contents.

-Et je suppose qu'ils ont également bloqué l'héritage pour quiconque laisserait tomber leur nom ? Demanda Susannah sarcastique.

-En fait, oui, dit David. Où pensez-vous que j'ai eu l'idée ?

-Vous êtes incorrigible, dit-elle, mais elle avait du mal à garder un ton horrifié.

En vérité, elle admirait plutôt son sens de l'humour. Le fait qu'il plaisantait sur Clive était simplement la cerise sur le gâteau.

-Je suppose que j'aurais du vous appeler mon milord flocon de neige, alors, dit-elle.

-C'est pas très digne, dit-il.

-Ou héroïque, admit-elle, mais comme vous le voyez, je suis toujours coincée ici dans la neige.

-Comme moi.

-Vous êtes tout blanc, déclara Susannah.

Il lui jeta un coup d'œil.

-Vous devriez porter cette couleur plus souvent.

-Vous êtes bien culottée pour une femme dans un banc de neige.

Elle sourit.

-Mon courage provient du fait que vous êtes également allongé dans un banc de neige.

Il grimaça, puis hocha la tête avec condescendance.

-En fait, ce n'est pas inconfortable.

-Sauf pour la dignité, reconnut Susannah.

-Et le froid.

-Et le froid. Je ne peux plus sentir mon... euh...

-Bas ? Lui dit-il obligeamment.

Elle s'éclaircit la gorge, comme si cela pouvait l'empêcher de rougir.

-Oui.

Ses yeux verts pétillaient devant son embarras, puis il redevint sérieux, ou du moins plus grave qu'il l'avait été, et dit :

-Eh bien, je suppose que je dois vous sauver, alors. J'aime assez votre... ne vous inquiétez pas, je ne vais pas le dire, intervint-il à son halètement d'horreur.

Mais je ne voudrais pas le voir à terre plus longtemps.

-David, dit-elle clouée au sol.

-Est-ce qu'il vous faut une situation comme celle-ci pour vous faire dire mon nom ? Demanda t-il. C'était un commentaire un peu inapproprié mais je vous assure qu'il était très respectueux.

-Qui êtes-vous ? Demanda t-elle tout à coup. Et qu'avez-vous fait du Comte ?

-Remmister, voulez-vous dire ?

Il se pencha vers elle jusqu'à ce qu'ils soient presque nez à nez.

Sa question était si étrange qu'elle ne pouvait pas répondre, sauf par un petit hochement de tête.

-Peut-être que vous ne le connaissez pas, suggéra t-il. Peut-être que vous pensiez le connaître, mais que vous n'avez jamais regardé au-delà des apparences.

-Peut-être que je le ne connais pas, murmura t-elle.

Il sourit, puis prit ses mains dans les siennes.

-Voici ce que nous allons faire. Je vais me mettre debout, et quand ce sera fait, je vous aiderai à vous lever. Etes-vous prête ?

-Je ne suis pas sûr...

-Allons-y, murmura t-il, essayant de se hisser, ce qui n'était pas une mince affaire étant donné que ses pieds étaient sur des patins, et ses patins étaient sur de la glace.

-David, vous...

Mais ce fut inutile. Il se comportait comme on pouvait s'y attendre d'une façon virile, ce qui signifiait qu'il n'écouterait pas la raison (surtout quand l'occasion se présentait de montrer sa force physique). Susannah pourrait essayer de lui dire —et en fait, elle avait essayé de le faire- que l'angle n'était pas bon et que ses pieds allaient glisser sous lui et que tous les deux allaient retomber...

Ce qui arriva exactement. Mais cette fois, David ne se comporta pas d'une façon typiquement virile, ce qui aurait provoqué sa colère et elle aurait été dans l'obligation de présenter des excuses. Au lieu de cela, il la regarda juste droit dans les yeux et éclata de rire. Susannah rit avec lui, son corps secoué d'une joie pure.

Elle n'avait jamais été comme cela avec Clive. Avec Clive, même lorsqu'elle riait, elle se sentait toujours comme si elle était exposée, comme si chacun la regardait rire, se demandant quelle était la plaisanterie. Car on ne pouvait pas vraiment se considérer comme faisant partie des cercles les plus en vogue à moins de connaître toutes les plaisanteries appropriées.

Dans le cercle de Clive, elle avait toujours su quelles plaisanteries étaient les plus adéquates, mais elle ne les avait pas toujours trouvées drôles. Mais elle avait tout de même ri, en espérant que personne ne remarquerait l'incompréhension dans ses yeux.

C'était différent. C'était spécial. C'était... Non, pensa t-elle avec force. Ce n'était pas de l'amour. Mais s'en était peut-être un début. Et il aurait peut-être fini par grandir. Et peut-être...

-Qu'avons-nous ici ?

Susannah leva les yeux, mais elle avait déjà reconnu la voix. L'angoisse l'envahit. Clive.

Chapitre 5

Les deux frères Mann-Formsby étaient présents à la réception des Morelands, mais il est difficile de dire que leur interaction a été aimable.

En effet, il a été signalé à votre dévouée chroniqueuse que le Comte et son frère en vinrent presque aux mains.

Je pense, doux lecteurs, que cela aurait été un spectacle à voir.

Coups de poing sur des patins ! Que pourrait être le prochain ? Escrime sous l'eau ? Tennis à cheval ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

4 Février 1814.

Lorsque Susannah mit sa main dans celle de Clive, ce fut comme si elle avait été transportée dans le temps. Cela faisait six mois qu'elle ne s'était pas tenue debout si près de l'homme qui lui avait brisé le cœur —ou tout au moins sa fierté- et bien qu'elle ne souhaitait rien ressentir... malheureusement ce ne fut pas le cas.

Son cœur manqua un battement, son estomac se retourna et son souffle s'intensifia. Oh, combien elle se détestait pour cela. Il ne représentait rien.

Même moins que rien, si elle avait pu se maîtriser.

-Clive, dit-elle, essayant de garder une voix naturelle même si sa main tremblait dans la sienne.

-Susannah, dit-il chaleureusement, souriant de cette manière si confiante qui lui était propre. Comment allez-vous ?

-Bien, répondit-elle irritée.

Comment pensait-il vraiment qu'elle allait ?

Clive se retourna pour offrir un coup de main à son frère, mais David était déjà debout.

-David, déclara Clive cordialement. Je ne m'attendais pas à te voir ici avec Susannah.

-Je ne m'attendais pas à te voir du tout, répondit David.

Clive haussa les épaules. Il ne portait pas de chapeau, et une mèche de ses cheveux blonds tombait sur son front.

-J'ai seulement décidé ce matin de venir.

-Où est Harriet ? Demanda David.

-Elle est restée auprès de sa mère près du feu. Elle n'aime pas le froid.

Ils restèrent là un moment, un trio maladroit avec rien à dire.

C'était étrange, pensa Susannah, ses yeux allant lentement d'un Mann-Formsby à l'autre. Après tout ce temps passé avec Clive, elle ne l'avait jamais connu silencieux ou sans ses complaisants sourires. C'était un caméléon, se glissant et se coulissant dans des situations avec une aisance parfaite.

Mais maintenant, il restait juste là à regarder son frère avec une expression qui n'était pas hostile, mais n'était certainement pas non plus amicale.

David ne semblait pas à l'aise non plus. Il avait tendance à se tenir avec plus de raideur que Clive, dans une posture toujours droite et correcte. Et en vérité, c'était un homme particulier qui se déplaçait avec la facilité, et avec la même grâce fluide que Clive incarnait. Mais pour l'instant, David semblait presque trop raide, sa mâchoire trop serrée.

Quand ils riaient si fort, juste quelques instants avant dans le banc de neige, elle avait vu l'homme et non le Comte. Mais maintenant... le Comte était clairement de retour.

-Aimeriez-vous faire un tour sur la glace ? Demanda Clive tout à coup.

Susannah sentit le soubresaut de surprise dans sa tête quand elle réalisa que Clive lui parlait. Non pas qu'il aurait été susceptible de vouloir patiner sur la glace avec son frère, excepté le fait, qu'il ne semblait pas du tout convenable qu'il le fasse avec elle. Surtout avec Harriet et sa mère si proches.

Susannah fronça les sourcils. C'était une chose de mettre une femme dans une position potentiellement gênante, c'était tout autre chose de le faire sous les yeux de sa belle mère.

-Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, le contra t-elle.

-Nous devrions alléger l'atmosphère, dit-il d'un ton pragmatique. Montrer que nous n'avons aucune rancune l'un envers l'autre.

Aucune rancune ? La mâchoire de Susannah se raidit. De quoi diable pensait-il qu'il parlait ? Elle avait des rancunes, très violentes. Depuis l'été dernier, ses sentiments pour Clive étaient aussi durs que le fer.

-En souvenir du vieux temps, l'amadoue Clive, son sourire enfantin illuminant son visage.

Son visage ? Vraiment, soyons honnêtes, il illuminait la patinoire tout entière.

Clive avait toujours sourit comme cela. Mais cette fois, Susannah ne ressentit pas les habituelles secousses d'excitation. Au lieu de cela elle se sentit un peu irritée.

-Je suis avec Lord Renmister, dit-elle sèchement. Il ne serait pas poli de l'abandonner.

Clive éclata de rire.

-David ? Ne vous inquiétez pas pour lui.

Il se tourna vers son frère.

-Cela ne te dérange pas, n'est-ce pas, mon vieux ?

David regarda comme si cela l'irritait beaucoup, mais il dit simplement :

-Pas du tout.

Ce qui laissa Susannah encore plus irritée contre lui qu'elle ne l'était contre Clive. Si cela l'irritait, pourquoi n'avait-il rien dit pour l'en dissuader ? Pensait-il qu'elle voulait patiner avec Clive ?

-Très bien, annonça t-elle. Allons-y, alors. Si nous devons patiner, nous pourrions aussi bien le faire avant que nos orteils ne gèlent.

Son ton ne pouvait pas être appelé autrement que brusque, et les deux frères Mann-Formsby la regardèrent avec une curieuse surprise.

-Je serai près de la cuve de chocolat, déclara David, lui faisant une révérence polie au moment où Clive nouait son bras sur le sien.

-Et si le chocolat n'est plus chaud, alors tu seras près de la cuve de cognac ?

Plaisanta Clive.

David répondit d'un sourire rigide à son frère et s'éloigna.

-Susannah, déclara Clive, lui lançant un regard chaleureux.

-Heureuse qu'il soit parti, hein ?

Cela aurait été vrai à une époque.

-Vraiment ?

Il gloussa.

-Vous le savez très bien.

-Comment se passe votre mariage ? Demanda t-elle d'une manière significative.

Il tressaillit.

-Vous ne perdez pas de temps, n'est-ce pas ?

-Vous non plus, apparemment, murmura t-elle, soulagée quand il commença à patiner.

Plus tôt ils feraient le tour, plus vite ils seraient de retour.

-Etes-vous toujours en colère, alors ? Demanda t-il. Je souhaite que vous ayez réussi à passer cela.

-J'ai réussi à vous oublier, dit-elle. Mais pour ma colère, c'est autre chose.

-Susannah, dit-il, bien qu'en vérité, sa voix sonnait plutôt comme un gémissement à ses oreilles.

Il soupira, et elle se tourna vers lui. Ses yeux étaient pleins d'inquiétude, et son visage avait pris un air blessé.

Peut-être qu'il se sentait vraiment blessé. Peut-être qu'il n'avait vraiment pas cherché à la lui faire du mal et qu'il pensait honnêtement qu'elle serait en mesure d'oublier l'épisode désagréable comme si rien ne s'était passé.

Mais elle ne le pouvait. Elle n'était pas seulement une ravissante personne.

Susannah pensait que certaines personnes étaient aussi charmantes à l'intérieur qu'à l'extérieur, et que d'autres essayaient simplement de l'être. Et elle devait faire partie de la deuxième catégorie, simplement parce qu'elle ne pouvait pas invoquer la charité chrétienne pour pardonner à Clive. Non pas encore, en tout cas.

-Ces derniers temps n'ont pas été très plaisants pour moi, dit-elle, d'une voix pincée et saccadée.

Sa main se serra autour de son bras.

-Je suis désolé, dit-il. Mais ne voyez-vous pas que je n'avais pas le choix ?

Elle le regarda, incrédule.

-Clive, vous avez plus de choix et de possibilités que n'importe qui que je connaisse.

-Ce n'est pas vrai, insista t-il, en regardant fixement. Je devais me marier avec Harriet. Je n'avais pas le choix. Je...

-Arrêtez, l'avertit Susannah à voix basse. Arrêtez de rejeter ce que vous avez fait. Ce n'est pas juste pour moi et ce n'est pas juste pour Harriet.

-Vous avez raison, dit-il, un peu honteux. Mais...

-Et je ne me soucie pas de savoir pour quelle raison vous vous êtes marié avec Harriet. Je ne me soucie pas de savoir si vous avez marché au pas jusqu'à l'autel avec le pistolet de son père appuyé contre votre dos !

-Susannah !

-Peu importe pourquoi ou comment vous l'avez épousé, poursuivit ardemment Susannah, vous auriez dû me le dire avant de l'annoncer au bal des Mottrans en face de quatre cents personnes.

-Je suis désolé, dit-il. C'était minable de ma part.

-Oui, je le pense, murmura t-elle, se sentant plutôt un peu mieux maintenant qu'elle avait eu une chance de récriminer directement Clive, au lieu de ses arguments habituels en son absence.

Mais tout de même, c'en était assez, et elle constata qu'elle n'avait particulièrement envie de rester en sa compagnie plus longtemps.

-Je pense que vous devriez me ramener à David, dit-elle.

Ses sourcils se haussèrent.

-Alors, c'est David maintenant ?

-Clive, dit-elle d'une voix irritée.

-Je ne peux pas croire que vous appeliez mon frère par son prénom.

-Il m'a donné l'autorisation de le faire, et je ne vois pourquoi ce serait l'une de vos préoccupations d'une manière ou d'une autre.

-Bien sûr, que je m'en préoccupe. Nous nous sommes fréquentés pendant des mois.

-Et vous êtes marié à quelqu'un d'autre, lui rappela t-elle. Bon dieu Clive, vous n'êtes pas jaloux ?

-C'est juste que c'est... David, cracha t-il d'une voix désagréable. De tous ces gens, Susannah.

-Quel est le problème avec David ? Demanda t-elle. C'est votre frère, Clive.

-Exactement. Je le connais mieux que quiconque.

Sa main se serra autour de sa taille comme ils contournaient un pilier.

-Ce n'est pas l'homme qu'il vous faut.

-Je ne pense pas que vous soyez en position pour me conseiller.

-Susannah...

-Il se trouve que j'aime bien votre frère, Clive. Il est drôle, intelligent, et...

Clive trébucha, ce qui était une chose rare pour un homme avec sa grâce.

-Vous avez dit drôle ?

-Je ne sais pas, je suppose que je l'ai fait. Je...

-David ? Drôle ?

Susannah repensa à leur moment dans le banc de neige, aux éclats de rire de David et à la magie de son sourire.

-Oui, dit-elle calmement. Il me fait rire.

-Je ne sais pas ce qui se passe, murmura Clive, mais mon frère n'a pas le sens de l'humour.

-Ce n'est pas vrai.

Susannah, je le connais depuis vingt-six ans. Je pense que cela compte plus que votre relation, de quoi... une semaine ?

Susannah sentit sa mâchoire se crispier. Elle n'avait aucun désir d'être condescendante, en particulier avec Clive.

-Je voudrais retourner sur le bord de la piste, dit-elle. Maintenant.

-Susannah...

-Si vous ne voulez pas m'accompagner, je patinerai toute seule, l'avertit-elle.

-Juste un autre tour, Susannah, essaya t-il de l'amadouer. En souvenir du passé.

Elle le regarda, ce qui fut une terrible erreur. Parce qu'il la regardait avec cette même expression qui avait toujours rendu ses jambes aussi molles que du beurre. Elle ne savait pas comment des yeux bleus pouvaient être aussi chauds, mais son sang étaient pratiquement en fusion.

Il la regardait comme si elle était la seule femme au monde, ou peut-être le dernier morceau de nourriture face à la famine, et...

Elle était d'une autre trempe maintenant, et elle savait qu'elle n'était pas la seule femme dans son monde, mais il semblait vraiment sincère et avec toutes ses attitudes enfantines, Clive n'avait vraiment pas le cœur d'une personne cruelle.

Elle sentit résolution s'esquiver et elle soupira.

-Bien, dit-elle, d'une voix résignée. Un tour de plus. Mais c'est tout. Je suis venue ici avec David, et ce n'est pas juste de le laisser tout seul.

Et comme ils se frayèrent un chemin pour refaire un tour sur la piste de fortune que Lord et Lady Moreland avaient mise en place pour leurs invités, Susannah se rendit compte qu'elle voulait vraiment revenir vers David.

Clive pouvait être beau comme il pouvait être charmant, mais il ne faisait plus battre son cœur avec son seul regard. David le faisait. Et rien n'aurait pu plus la surprendre.

Les domestiques des Morelands avaient allumé un feu sous la cuve de chocolat, et ainsi la boisson était merveilleusement chaude, à défaut d'être suffisamment sucrée.

David avait bu trois tasses de l'infusion trop amère avant qu'il ne réalise que la chaleur qu'il commençait enfin à ressentir dans les doigts et les orteils n'avait rien à voir avec la colère qui avait mijoté depuis le moment où Clive avait atteint le banc de neige et baissé les yeux sur lui et Susannah.

Va au diable, pensa t-il, ce qui n'était pas du tout correct.

Clive avait regardé Susannah. Il ne s'était pas soucié le moins du monde de David –son frère, pour l'amour de Dieu- et il avait regardé Susannah d'une façon qu'aucun homme n'était censé regarder une femme si ce n'est son épouse.

Les doigts de David se serrèrent autour de sa tasse. Oh, très bien, il exagérait.

Clive n'avait pas regardé Susannah d'une façon lubrique (David devait le savoir, vu que lui-même la regardait de cette manière), mais son expression avait été définitivement possessive, et ses yeux avaient brûlés de jalousie.

De jalousie ? Si Clive avait voulu le droit de se sentir jaloux par rapport à Susannah, il n'avait qu'à l'épouser, et non Harriet. La mâchoire serrée comme un étau, David regardait son frère conduire Susannah autour de la piste.

Est-ce que Clive voulait toujours d'elle ? David n'était pas inquiet ; enfin, pas vraiment. Susannah ne se déshonorait jamais en devenant trop familière avec un homme marié. Mais si elle se languissait de lui ? Par l'enfer, et si elle l'aimait encore ? Elle avait dit que non, mais connaissait-elle vraiment son cœur ?

Les hommes et les femmes avaient tendance à se faire des illusions quand ils en venaient à aimer. Et s'il l'épousait –et il avait pleinement l'intention de l'épouser- et qu'elle aimait encore Clive ? Comment pourrait-il le supporter, sachant que son épouse préférerait son frère ? C'était une perspective épouvantable.

David posa sa tasse sur une table voisine, ignorant les regards surpris de ses compatriotes comme elle retomba avec fracas, répandant du chocolat par-dessus le rebord.

-Vos gants, milord, lui fit remarquer quelqu'un.

David regarda sereinement son gant de cuir, qui était maintenant devenu brun foncé à l'endroit où le chocolat s'était imprégné. Il était certainement ruiné, mais David ne pouvait pas se résoudre à s'en soucier.

-Milord ? L'interrogea à nouveau la personne inconnue.

David dû se résoudre à se retourner vers lui avec une expression presque hargneuse, car le jeune homme se précipitait déjà au loin. Et quiconque s'éloignait du feu en un jour si glacial devait vraiment se sentir très mal.

Quelque instant plus tard, Clive et Susannah réapparurent, patinant toujours en parfaite synchronisation. Clive la regardait avec cette expression étonnamment chaleureuse qu'il avait perfectionné dès l'âge de quatre ans (Clive n'avait jamais été puni pour quelque chose ; une apparence repentante dans ses grands yeux bleus avait tendance à le sortir de tous les ennuis), et Susannah le fixait avec une expression de...

Eh bien, à vrai dire, David n'était pas exactement sûr du genre d'expression qui était sur son visage, mais ce n'était pas ce qu'il aurait voulu voir, qui était une haine véritable. Ou la fureur aurait été acceptable. Ou peut-être l'absence totale d'intérêt. Oui, le manque total d'intérêt aurait mieux été.

Mais au lieu de cela, elle le regardait avec quelque chose qui se rapprochait presque d'une affection désespérée, et David ne savait pas comment l'interpréter d'une façon ou d'une autre.

-La voilà, dit Clive, une fois qu'ils furent à proximité. De retour à tes côtés.

Saine et sauve comme promis.

David pensait que Clive s'imposait un peu trop lourdement, mais il n'avait pas envie de prolonger cette rencontre, alors tout ce qu'il dit fut :

-Je te remercie.

-Nous avons passé de bons moments, n'est-ce pas Susannah ? Dit Clive.

-Quoi ? Oh oui, bien sûr que nous en avons eus, répondit-elle. Ce fut agréable de se les remémorer.

-N'as-tu pas besoin de rejoindre Harriet ? Demanda ostensiblement David.

Clive lui fit simplement un sourire, qui le défiait presque.

-Harriet peut se débrouiller toute seule pendant quelques minutes. En plus je t'ai déjà dit qu'elle était avec sa mère.

-Néanmoins, dit David, d'une façon complètement irritée, Susannah est venue avec moi.

-Qu'est-ce que cela a à voir avec Harriet ? Le défia Clive.

Le menton de David saillit.

-Rien, sauf que tu es marié avec elle.

Clive planta ses mains sur ses hanches.

Contrairement à toi, qui n'est marié à personne.

Les yeux de Susannah allèrent d'un frère à l'autre.

-Que diable cela veut-il dire ? Exigea David.

-Rien, sauf que tu devrais t'occuper de tes propres affaires avant de jouer avec les miennes.

-Les tiennes ! Explosa David. Depuis quand Susannah est-elle devenue tes affaires ?

Susannah resta bouche bée.

-Depuis quand sont-elles les tiennes ? Débita Clive. Je ne comprends pas comment se sont devenues tes affaires ?

-Eh bien, c'est plus mes affaires que...

-Messieurs ! S'interposa finalement Susannah, tout à fait incapable de croire à la scène qui se déroulait devant elle.

David et Clive se disputaient comme deux enfants de six ans qui ne voulaient pas partager leur jouet préféré. Et elle semblait être le jouet en question, une métaphore qu'elle ne trouvait pas trop à son goût.

Mais ils ne l'entendirent pas, ou s'ils l'avaient fait, ils ne s'en soucièrent pas, parce qu'ils continuèrent à se chamailler jusqu'à ce qu'elle se mette entre eux et qu'elle dise :

-David ! Clive ! C'en est assez.

-Mettez-vous sur le côté, Susannah, dit David, presque en la réprimandant. Cela ne vous concerne pas.

-Ne me concerne pas ? Demanda t-elle.

-Non, dit David, d'une voix dure, cela ne vous concerne pas. Cela concerne Clive, cela concerne toujours Clive.

-Alors, on va régler ça ici, déclara Clive avec colère, enfonçant son doigt dans la poitrine de David.

Susannah haleta. Ils allaient en venir aux mains ! Elle regarda autour d'elle, mais heureusement personne ne semblait avoir remarqué la violence imminente, pas même Harriet, qui était assise à quelque distance de là, bavardant avec sa mère.

-Tu as épousé quelqu'un d'autre, siffla quasiment David. Tu as perdu tout droit sur Susannah quand...

-Je m'en vais, annonça t-elle.

...tu as épousé Harriet. Et tu devrais considérer comme...

-J'ai dit que je m'en vais ! Répéta t-elle, se demandant pourquoi elle se souciait qu'ils l'entendent.

David avait dit très clairement que cela ne la regardait pas. Donc ce n'était pas son problème. Cela devenait parfaitement clair. Elle était simplement le prix ridicule qui devait être remporté.

Clive la voulait parce qu'il pensait que David l'avait. David la voulait pour la même raison. Aucun d'eux ne se souciait d'elle ; tout ce dont-ils se souciaient, s'étaient de se battre entre eux au sujet d'une absurde rivalité qui avait toujours existée.

Qui était le meilleur ? Qui était le plus fort ? Qui aurait le plus de jouets ?

C'était stupide, et Susannah en était malade. Et cela faisait mal. Ça la blessait au plus profond de son cœur. Pendant un instant de pure magie, elle et David avaient ri et plaisantés, et elle s'était laissée allée à rêver qu'il y avait quelque chose de spécial de plus entre eux.

Il n'avait pas agi comme les hommes de sa connaissance. En fait, il l'écoutait, ce qui était une expérience nouvelle. Et quand il avait ri, le bruit avait été chaud, riche et vrai. Susannah avait toujours pensé que l'on pouvait en dire beaucoup sur une personne à propos de son rire, mais peut-être que c'était encore une stupide illusion.

-Je m'en vais, dit-elle pour la troisième fois, pas certaine de savoir pourquoi elle se donnait la peine de le redire.

C'était peut-être une sorte de fascination tordue d'avoir la situation à portée de main, une curiosité morbide pour voir ce qu'ils feraient quand elle commencerait à s'éloigner.

-Non, vous ne partez pas, déclara David, saisissant son poignet au moment où elle commença à s'éloigner.

Susannah cligna des yeux de surprise. Il l'avait entendu.

-Je vais vous accompagner, dit-il sèchement.

-Vous êtes manifestement très occupé ici, dit-elle, avec un regard sarcastique envers Clive. Je suis sûr que je peux trouver un ami qui pourra me reconduire à la maison.

-Vous êtes venue avec moi. Vous repartirez avec moi.

-Ce n'est pas...

-C'est nécessaire, dit-il, et Susannah comprit soudain pourquoi il était tant redouté parmi la haute société.

Son ton aurait pu congeler la Tamise. Elle jeta un regard sur le fleuve glacé et aurait presque ri.

-Toi, je te parlerai plus tard, dit sèchement David à Clive.

-Pfff.

Susannah plaqua une main sur sa bouche. David et Clive se tournèrent et la regardèrent avec des expressions irritées. Susannah combattit un autre ricanement inopportun.

Elle n'avait jamais pensé qu'ils se ressemblaient jusqu'à maintenant. Il avait exactement la même expression quand ils étaient irrités.

-Qu'est-ce qui vous fait rire ? Exigea Clive.

Elle serra les dents pour s'empêcher de sourire.

-Rien.

-Ce n'est évidemment pas rien, déclara David.

-Il ne s'agit pas de vous, répondit-elle, tremblante d'un rire à peine contenu.

Quel plaisir c'était de les désarçonner avec ces mots.

-Vous vous moquez, l'accusa-t-il.

-Je ne me moque pas.

-Elle le fait, dit Clive à David, comme ils avaient cessé de se disputer.

Bien sûr qu'ils ne se disputaient plus pour le moment ; ils étaient à nouveau solidaires.

Susannah regarda David, puis elle regarda Clive. Puis elle se retourna vers David, qui s'acharnait à lui jeter des regards si sombres qu'elle aurait dû être effrayée dès le moment où elle avait sorti ses patins à glace si particuliers, mais au lieu de cela elle se mit à éclater de rire.

-Quoi ? Exigèrent David et Clive à l'unisson.

Susannah secoua juste la tête, en essayant de dire :

-Ce n'est rien.

Mais elle réussit seulement à se faire passer pour une folle désaxée.

-Je la ramène chez elle, dit David à Clive.

-Je t'en prie, répondit Clive. Elle ne peut évidemment pas rester ici.

Parmi la société civilisée, impliquait la fin de sa phrase. David prit son coude.

-Etes-vous prête à partir ? Lui demanda-t-il, même si elle avait déjà annoncé trois fois que c'était bien son intention.

Elle hocha la tête, puis fit ses adieux à Clive avant de permettre à David de l'emmener.

-Qu'est-ce qui vous faisait rire ? Lui demanda-t-il, une fois qu'ils furent installés dans la voiture.

Elle secoua la tête, impuissante.

-Vous ressembliez tellement à Clive.

-Tellement à Clive ? Fit-il en écho, sa voix teintée d'incrédulité. Je ne vois pas les choses comme Clive.

-Eh bien, peut-être pas en fonctionnalité, dit-elle, arrachant au hasard les fils de la couverture qui recouvrait ses genoux. Mais vous avez les mêmes expressions, et vous agissez exactement comme lui.

L'attitude de David se changea en pierre.

-Je n'agis jamais comme Clive, dit-il hors de lui.

Elle haussa les épaules en réponse.

-Susannah !

Elle le regarda, les sourcils arqués.

-Je n'agis pas comme Clive, répéta t-il.

-Non normalement, non.

-Aujourd'hui non plus, grinça t-il.

-Aujourd'hui, si, je le crains. Vous le faisiez.

-Je...

Mais il ne finit pas sa phrase. Au lieu de cela, il serra la mâchoire, ne l'ouvrant que pour dire :

-Vous serez bientôt chez vous.

Ce qui n'était même pas vrai. Ils étaient à une bonne quarantaine de minutes du trajet de retour à Portman Square. Susannah ressentit chacune de ces minutes dans le moindre détail, comme aucun d'eux ne parla de nouveau jusqu'à ce qu'ils atteignent son domicile.

Le silence, réalisa t-elle, était assez assourdissant.

Chapitre 6

Le plus amusant, fut lorsque Lady Eugenia Snowe a été vue traînant son nouveau gendre à travers la glace par son oreille.

Peut-être qu'elle l'espionnait au moment où il faisait un tour de piste avec la belle Susannah Ballister ?

Et le plus jeune des Mann-Formsby ne souhaite t-il pas dorénavant porter un chapeau ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

4 Février 1814.

Tout comme Clive ?!!!

David attrapa le journal qu'il avait tenté de lire attentivement et le froissa méchamment entre ses mains. Puis pour faire bonne mesure, il le lança à travers la pièce. C'était un étalage complètement insatisfaisant d'irritabilité, cependant, puisque le journal était léger, il finit dans le flottement d'un doux lancé avant de s'échouer sur le tapis.

Frapper quelque chose aurait été beaucoup plus satisfaisant, surtout s'il avait pu frapper le portrait de famille qui trônait sur la cheminée, directement sur le visage perpétuellement souriant de Clive.

Clive ? Comment pouvait-elle penser qu'il était probablement comme Clive ?

Il avait passé sa vie entière à sortir son frère du pétrin, d'accidents et de catastrophes potentielles. Le mot le plus important était «potentiel », étant donné que David réussissait toujours à intercéder avant que « les situations »

de Clive ne tournent au désastre.

David grogna comme il ramassait le papier de journal froissé sur le sol et le jetait dans le feu pour finir dans un brasier.

Peut-être qu'il avait été trop protecteur avec Clive au fil des ans. Avec son frère aîné toujours prêt à résoudre l'ensemble de ses problèmes, pourquoi Clive aurait-il pris la peine d'apprendre à être responsable et honnête ? Peut-être que la prochaine fois que Clive se retrouverait dans le pétrin, David le laisserait simplement mijoter pendant un petit moment.

Mais qu'ils se ressemblaient... Comment Susannah pouvait-elle dire qu'ils se ressemblaient tous les deux ?

Grognant son nom, David chuta dans la chaise la plus proche de la cheminée.

Quand il repensait à elle —et il le faisait au moins trois fois dans la même minute depuis qu'il l'avait laissée à son domicile six heures plus tôt— c'était toujours avec ses joues rougies par le froid, avec des flocons de neige tenant précairement sur ses cils, sa large bouche riant de plaisir.

Il l'imaginait dans le banc de neige, un incroyable et effarant moment de réalisme. Il avait décidé de la couriser parce qu'elle ferait une excellente Comtesse, ce qui était vrai. Mais à ce moment-là, comme il regardait son beau visage, il avait dû faire appel à toute sa maîtrise pour ne pas l'embrasser devant l'intégralité de la haute société. Il avait alors réalisé qu'elle serait plus qu'une excellente Comtesse. Elle serait une épouse merveilleuse.

Son cœur bondit de joie et d'effroi. Il n'était toujours pas sûr de ce qu'il ressentait pour elle, mais il devenait de plus en plus évident que ses sentiments résidaient plutôt obstinément dans et autour de son cœur.

Si elle aimait toujours Clive, si elle se languissait toujours de son frère, alors elle était perdue pour lui. Ce ne serait plus important qu'elle accepte sa proposition de mariage. Si elle voulait toujours Clive, alors lui, David, ne pourrait jamais vraiment l'avoir.

Ce qui signifiait que la grande question était –pourrait-il le supporter ? Qu'est-ce qui serait le pire- devenir son mari, sachant qu'elle aimait quelqu'un d'autre, ou ne pas l'avoir dans sa vie du tout ?

Il ne savait pas. Pour la première fois dans sa vie, David Mann-Formsby, Comte de Renminster, n'avait pas les idées claires. Il ne savait pas quoi faire. C'était une terrible, douloureuse et troublante sensation.

Il regarda son verre de whisky, reposant sur la table près du feu hors de portée de sa main. Diable, il avait vraiment besoin de s'enivrer.

Mais maintenant, il était fatigué et épuisé et autant qu'il lui répugnait, il se sentait beaucoup trop paresseux, même pour se lever de sa chaise. Bien que le Whisky ait une apparence plutôt séduisante. Il pouvait presque sentir son odeur de sa chaise.

Il se demandait combien d'énergie il lui faudrait dépenser pour relever ses pieds. Combien de pas le séparait de son verre ? Deux ? Trois ? Ce n'était pas un si grand nombre. Mais il semblait si loin, et...

-Graves m'a dit que tu étais ici.

David gémit sans même regarder vers la porte. Clive. Ce n'était pas la personne qu'il voulait voir en ce moment. La dernière personne, en fait. Il aurait du dire à son majordome de dire à son frère qu'il n'était pas là. Peu importe que David n'ait jamais été dans sa vie entière « pas à la maison » pour son frère.

La famille avait toujours été sa première priorité dans sa vie. Clive était son seul frère, mais il y avait des cousins, des oncles et des tantes, et David était responsable de leur bien-être à tous jusqu'au dernier d'entre eux.

Non pas qu'il avait eu beaucoup de choix en la matière. Il était devenu le chef de la famille Mann-Formsby dès l'âge de dix-huit ans, et pas un jour ne s'était écoulé depuis la mort de son père qui lui permette le luxe de ne penser qu'à lui-même.

Jusqu'à Susannah. Il la voulait, elle. Uniquement pour ce qu'elle était, non pas parce qu'elle complèterait très bien la famille. Il la voulait pour lui-même. Pas pour eux.

-As-tu bu ? Demanda Clive.

David regardait son verre avec envie.

-Malheureusement, non.

Clive prit le verre sur la table et le lui tendit. David le remercia d'un hochement de tête et prit une longue gorgée.

-Pourquoi es-tu ici ? Lui demanda t-il, sans se soucier d'être trop brusque ou trop grossier.

Clive ne répondit pas pendant quelques instants.

-Je ne sais pas, dit-il enfin.

Pour une raison quelconque, cela ne surprit pas David.

-Je n'aime pas la façon dont tu traites Susannah, lâcha Clive.

David le regarda avec incrédulité. Clive était debout devant lui, dans une posture raide et menaçante, les poings serrés.

-Tu n'aimes pas la façon dont je traite Susannah ? Demanda David. Tu n'aimes pas ? De quel droit, puis-je te demander, donnes-tu ton opinion ? Et depuis quand, je te prie, ai-je décidé que je devrais m'en soucier ?

-Tu ne devrais pas jouer avec elle, grinça Clive.

-Ce que toi tu peux faire ?

-Je ne joue avec personne.

L'expression de Clive était devenue menaçante et irascible.

-Je suis marié.

David posa bruyamment son verre sur la table.

-Un fait que tu ferais bien de te rappeler.

-Je me soucie de Susannah.

-Tu devrais cesser de t'inquiéter, lui dit David d'un ton mordant.

-Tu n'as pas le droit.

David se leva.

-Que veut vraiment dire tout ceci, Clive ? Parce que tu sais très bien que cela n'a rien à voir avec le bien être de Susannah.

Clive ne dit rien, il resta debout à regarder son frère aîné avec sa peau rougie par la fureur.

-Oh mon Dieu, déclara David, sa voix tonnant avec dédain, es-tu jaloux ? L'es-tu ? Parce que laisse-moi te dire que tu as perdu tout droit de ressentir de la jalousie pour Susannah lorsque tu l'as publiquement humiliée l'été dernier.

Clive pâlit.

-Je n'ai jamais voulu l'embarrasser.

-Bien sûr, que tu ne le voulais pas, dit David d'un ton cassant. Tu n'avais pas l'intention de faire quoique se soit.

La mâchoire de Clive se serra durement, et David vit qu'il avait serré ses poings comme s'il avait eu l'intention de le frapper.

-Je n'ai pas à rester ici et à écouter tout cela, déclara Clive, d'une voix basse et furieuse.

-Pars, alors. Tu n'es pas mon invité. C'est toi seul qui es venu ici à l'improviste sans y être invité.

Mais Clive ne bougea pas, il restait là, s'agitant avec colère.

Et David en eut assez. Il n'avait pas envie d'être charitable, il n'avait pas envie d'être pour le moment le sage frère aîné. Tout ce qu'il voulait, c'était être seul.

-Va-t'en ! Dit-il durement. N'as-tu pas dit que tu voulais partir ?

Il désigna la porte.

-Va-t'en !

Les yeux de Clive se rétrécirent de dureté... et de douleur.

-Quel genre de frère es-tu ? Murmura t-il.

-Que... que veux tu dire ?

Les lèvres de David se séparèrent d'indignation.

-Comment oses-tu mettre en doute ma dévotion ? J'ai passé ma vie entière à réparer tes catastrophes, y compris, Susannah Ballister. Tu as détruit sa réputation l'été dernier...

-Je ne l'ai pas détruite, l'interrompit rapidement Clive.

-Très bien, tu ne l'as pas rendu immariable, tu en as juste fait la risée de la haute société. Comment penses-tu qu'elle s'est sentie ?

-Je ne pensais pas...

-Non, tu ne pensais pas, craqua David. Tu n'as pas pensé un seul instant à quelqu'un d'autre qu'à toi-même.

-Ce n'était pas ce que j'allais dire !

David se détourna avec dégoût, marchant vers la fenêtre et s'appuyant lourdement sur le rebord.

-Pourquoi es-tu ici Clive ? Demanda t-il avec lassitude. Je suis trop fatigué pour une dispute fraternelle ce soir.

Il y eut une longue pause, puis Clive demanda :

-Est-ce que c'est comme cela que tu vois Susannah ?

David savait qu'il aurait dû se retourner, mais il n'avait tout simplement pas envie de voir le visage de son frère. Il attendit des explications supplémentaires de Clive, mais comme rien ne vint, il demanda :

-De quelle manière je la vois ?

-Comme une catastrophe à réparer.

David resta muet un long moment.

-Non, dit-il finalement d'une voix faible.

-Alors, comment ? Persista Clive.

Des gouttes de sueur apparurent sur le front de David.

-Je...

-Comment ?

-Clive... Dit David d'un ton d'avertissement.

Mais Clive fut implacable.

-Comment ? Exigea t-il, sa voix de plus en plus forte et inhabituellement exigeante.

-Je l'aime ! Cria finalement David, se retournant pour faire face à son frère avec des yeux flamboyants.

-Je l'aime. Es-tu satisfait ? Je l'aime, et je jure devant Dieu que je te tuerais si jamais tu commets un autre faux pas avec elle.

-Oh mon Dieu, souffla Clive.

Ses yeux s'écarquillèrent sous le choc, et ses lèvres s'entrouvrirent de surprise.

David saisit son frère par les revers de sa redingote et le plaqua contre un mur.

-Si jamais, et j'insiste sur le jamais, tu t'approches d'elle d'une manière qui pourrait même faire allusion à un flirt, je jure que je t'arracherai membre après membre.

-Bon Dieu, déclara Clive. En fait, je ne te crois pas.

David baissa les yeux et aperçut ses doigts devenus blancs par la force de son emprise, et fut horrifié par sa réaction. Il lâcha brusquement Clive et s'éloigna.

-Je suis désolé, murmura t-il.

-Tu l'aimes vraiment ? Demanda Clive.

David acquiesça sinistrement.

-Je ne peux pas y croire.

-Tu viens juste de me le dire, déclara David.

-Non, j'ai dit que je ne croyais pas au fait que tu m'arracherais membre après membre, déclara Clive, et j'en suis persuadé, je te l'assure. Mais toi...

amoureux...

Il haussa les épaules.

-Pourquoi diable, je ne pourrais pas être amoureux ?

Clive secoua la tête d'un air impuissant.

-Parce que... tu... tu es toi, David.

-Ce qui signifie ? Demanda David avec irritation.

Clive lutta avec les mots.

-Je ne pense pas que tu puisses aimer, dit-il enfin.

David chancela presque sous le choc.

-Tu ne penses pas que je puisse aimer ? Murmura t-il.

-De ma vie d'adulte, je n'ai jamais rien fait qui...

-Ne recommence pas sur la façon dont tu as consacré ta vie à ta famille, l'interrompit Clive. Crois-moi, j'en sais quelque chose. Tu me l'as assez souvent jeté au visage.

-Je ne...

-Tu l'as fait, dit Clive avec force.

David ouvrit la bouche pour protester une fois de plus, puis se tut. Clive avait raison. Il lui avait rappelé trop souvent ses défauts. Et peut-être que Clive se comportait ainsi –même si aucun d'entre eux ne l'avait réalisé- pour oublier les attentes de David.

-C'est une question de devoir pour toi, poursuivit Clive. Devoir au nom de la famille. Devoir au nom des Mann-Formsby.

-C'est plus que cela, murmura David.

Les coins des lèvres de Clive se serrèrent.

-C'est peut être vrai, mais si c'est le cas, tu ne l'as pas très bien montré.

-Je suis désolé, alors, dit David.

Ses épaules s'affaissèrent comme il poussa un long soupir de fatigue. Quelle ironie de découvrir, qu'il avait échoué à accomplir la tâche, autour de laquelle il avait construit sa vie entière.

Chaque décision qu'il avait prise, tout ce qu'il avait fait, avait toujours été pour sa famille, et maintenant il semblerait que sa famille ne s'en rende même pas compte. Son amour pour elle avait été perçu comme un fardeau.

-Penses-tu vraiment l'aimer ? Demanda tranquillement Clive.

David acquiesça. Il n'était pas sûr de savoir comment cela était arrivé, ou même quand exactement au cours de la courte période où ils avaient refait connaissance, mais il l'aimait. Il aimait Susannah Ballister, et en quelque sorte la visite de Clive avait remué ses sentiments avec une clarté saisissante.

-Je ne le suis pas, tu sais, déclara Clive.

-Tu n'es pas quoi ? Demanda David, sa voix trahissant son impatience.

-Amoureux d'elle.

David libéra un petit rire dur.

-Dieu, j'espère que non.

-Ne te moque pas de moi, l'avertit Clive. Je te dis simplement cela aujourd'hui pour que tu ne te mettes pas en tête que je...

-Ah... Eh bien, oublie tout ça. Les choses sont claires, je me soucie assez de toi pour te dire... Eh bien, tu es mon frère, et je t'aime tu sais.

David eut un véritable sourire. Il ne serait pas cru le courage de faire une telle déclaration pour le moment, mais de toute façon pour l'instant cela ne lui était pas d'un grand secours.

-Je ne l'aime pas, déclara Clive à nouveau. J'ai voulu être avec elle aujourd'hui parce que j'étais jaloux.

-De moi ?

-Je ne sais pas, admis Clive. Je suppose que oui. Jamais je n'aurai pensé que Susannah jetterait son dévolu sur toi.

-Elle n'a rien fait. C'est moi qu'il l'ait poursuivie.

-Eh bien, dans tous les cas, je suppose que j'aurai préféré qu'elle reste assise à la maison à se languir de moi.

Clive grimaça.

-C'est un terrible raisonnement.

-Oui, acquiesça David.

-Je n'ai pas voulu être méchant en agissant ainsi, expliqua Clive, laissant échapper un souffle de frustration. Je ne veux pas qu'elle passe sa vie à se languir de moi, mais je suppose que je pensais qu'elle le ferait de toute façon.

Et puis lorsque je l'ai vu avec toi...

Il s'assit sur le fauteuil que David avait quitté quelques minutes plus tôt et appuya sa tête dans ses mains. Après quelques instants de silence, il se retourna et dit :

-Tu ne devrais pas la laisser t'échapper.

-Je te demande pardon ?

-Tu ne devrais pas laisser Susannah t'échapper.

-Cela ne m'est pas venu à l'esprit, dit David, mais il se pourrait que se soit la ligne de conduite à tenir.

Clive se renfrogna au sarcasme de son frère.

-C'est une femme bien, David. Pas pour quelqu'un comme moi, mais si elle n'était pas venue vers moi, tu ne serais jamais tombé amoureux d'elle. Je pense qu'elle est le genre de femme qu'il te faut.

-Comme c'est romantique, murmura David.

-Pardonne-moi d'avoir des difficultés à te voir sous les traits d'un héros romantique, dit Clive en roulant légèrement les yeux. J'ai toujours du mal à croire que tu sois tombé amoureux.

-Un cœur de pierre et tout ce qui va avec. Plaisanta David.

-N'essaye pas de brosser un mauvais tableau, déclara Clive. C'est grave.

-Oh, je suis conscient de cela.

-Plus tôt cet après-midi, dit lentement Clive, quand nous patinions, Susannah a dit des choses...

David sauta sur ses paroles.

-Quelles sont ces choses ?

Clive fit un geste vers son frère pour qu'il arrête de l'interrompre.

-Des choses qui m'ont poussé à croire qu'elle ne serait pas indifférente à ta requête.

-Soit plus précis, dit hargneusement David.

-Je pense qu'elle pourrait t'aimer en retour.

David se laissa tomber et se retrouva assis sur le rebord de la table.

-Es-tu sûr ?

-Mais non, je n'en suis pas sûr. J'ai juste dit que je pensais qu'elle pourrait t'aimer en retour.

-Quelle merveilleuse confiance.

-Je doute qu'elle ne le sache elle-même, déclara Clive, ignorant les mots de David, mais elle se soucie bien de toi.

-Que veux-tu dire ? Demanda David, essayant désespérément de trouver quelque chose de précis auquel s'accrocher sur ce que lui disait Clive.

Bon Dieu, l'homme pouvait tourner autour d'un problème pendant des heures sans vraiment en venir au point essentiel.

Clive roula des yeux.

-Tout ce que je veux dire, c'est que je pense que tu devrais continuer à la courtiser –vraiment la courtiser- et je suis certain qu'elle te dira oui.

-Tu le penses vraiment.

-Je le pense vraiment, déclara Clive avec impatience. Bon dieu, depuis quand je t'ai dit que j'étais un prophète ?

David se pinça les lèvres en réfléchissant.

-Que voulais-tu dire, demanda t-il doucement, quand tu disais vraiment la courtiser ?

Clive cligna des yeux.

-Je voulais dire vraiment la courtiser.

-Clive, grogna David.

-Par un geste grandiose, déclara rapidement Clive. Quelque chose d'énorme, de romantique et de surprenant.

-N'importe quel type de grand geste serait surprenant, grommela David.

-Exactement, déclara Clive, et quand David leva les yeux, il vit que son frère avait un grand sourire.

-Que dois-je faire ? Demanda David, haïssant le fait de demander des conseils, mais suffisamment désespéré pour le faire, de toute façon.

Clive se leva et se racla la gorge.

-Pour l'heure, ce serait vraiment drôle selon moi, que je te dise ce que tu dois faire.

-Je trouverai cela très amusant aussi, grinça David.

-Tu penses à quelque chose, déclara Clive, complètement inutilement. Quelque chose de grandiose. Tout homme peut arriver à faire quelque chose de grandiose une fois dans sa vie.

-Clive, lâcha David dans un gémissement, tu sais très bien que les grands gestes ce n'est pas mon style.

Clive se mit à rire.

-Alors j'imagine que tu devrais faire les choses à ta façon. Du moins pour le moment.

Son front se plissa, puis il commença à hoqueter avec un rire à peine contrôlé.

-du moins jusqu'au jour de la Saint Valentin, ajouta t-il, ne faisant rien pour contenir son hilarité. Qui je crois est... euh... seulement dans onze jours.

Le ventre de David fit une embardée. Il avait le sentiment que son cœur était tombé dans son estomac. La Saint Valentin. Mon Dieu, le jour de la Saint Valentin. Le fléau de tout homme raisonnable et saint d'esprit. Si jamais quelque chose de grandiose était attendu, c'était bien le jour de la Saint Valentin.

Il chancela sur sa chaise.

-La Saint Valentin, gémit-il.

-Tu ne peux pas l'éviter, déclara vivement Clive.

David lui jeta un regard meurtrier.

-Je vois que c'est le moment que je prenne congé, murmura Clive.

David ne remarqua même pas que son frère était parti.

Le jour de la Saint Valentin était le moment le plus parfait pour fait quelque chose d'impressionnant. Quelque chose que l'on aurait spécialement imaginé pour déclarer son amour à la personne que l'on aime. Quelque chose que l'on aurait spécialement conçu si on était du genre loquace, romantique ou bien poétique, ce dont David n'était assurément pas.

Que diable allait-il faire le jour de la Saint Valentin ?

Le lendemain matin, Susannah s'éveilla avec le sentiment de ne pas s'être bien reposée. Elle était de mauvaise humeur, sans vigueur, bourru et certainement pas fraîche et dispose.

Elle n'avait pas dormi. Bon, bien sûr elle avait dormi un peu, si l'on voulait être précisément pointilleux à ce sujet. Elle n'était pas restée éveillée toute la nuit.

Mais elle savait qu'elle avait vu une heure et demie, d'affichée sur son horloge.

Et elle avait le souvenir distinct de deux heures et demie, quatre heures et demie, cinq heures un quart et six heures.

Sans oublier qu'elle s'était couchée à minuit. Donc, si elle avait dormi, elle l'avait fait seulement par intermittence. Et elle se sentait mal.

Le pire dans tout cela c'était que ce n'était pas juste qu'elle soit fatiguée et que ce n'était même pas juste qu'elle soit de mauvaise humeur.

Son cœur se serra et lui fit mal. Il lui fit mal comme aucune autre douleur auparavant, une douleur presque physique.

Quelque chose était arrivée entre elle et David le jour d'avant. Ce sentiment avait commencé plus tôt, peut-être au théâtre et il avait grandi, mais elle en avait pris conscience dans le banc de neige.

Ils avaient ri, et elle l'avait regardé dans les yeux. Et pour la première fois, elle l'avait vraiment vu. Et elle l'avait aimé.

C'était la pire chose possible qu'elle pourrait ne jamais avoir faite. Rien n'aurait pu la faire souffrir avec une aussi grande précision.

Au moins, elle n'avait pas aimé Clive. Elle pensait qu'elle l'aimait, mais en vérité, elle avait passé tout l'été à se poser la question au lieu de se dire qu'elle était amoureuse. Et quand il l'avait abandonnée, elle avait été blessée dans sa fierté, et non pas dans son cœur.

Mais avec David, c'était différent. Et elle ne savait pas quoi faire. Comme elle n'avait pas beaucoup dormi la nuit d'avant, elle avait estimé que trois possibilités s'offraient à elle.

Le premier était idéal : David l'aimait, et tout ce qu'elle avait à faire était de lui dire qu'elle ressentait la même chose, et ils vivraient heureux pour toujours.

Elle fronça les sourcils. Peut-être qu'elle devrait attendre que ce soit lui qui lui déclare en premier son amour. Après tout, s'il l'aimait, il voudrait peut-être être romantique et faire une déclaration formelle.

Elle ferma les yeux à l'agonie. La vérité était qu'elle ne savait ce qu'il ressentait, et en fait, la réalité pourrait être plus proche de la deuxième possibilité, qu'il l'avait seulement courtoisé pour irriter Clive.

Si c'était effectivement le cas, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire elle-même. L'éviter comme la peste, supposa t-elle, et prier pour que son cœur brisé guérisse vite.

La troisième possibilité était, à son avis, probablement la plus proche : David l'appréciait beaucoup, mais ne l'aimait pas, et il lui avait seulement demandé de l'accompagner à la réception pour se divertir. Cela semblait assez logique, les hommes de la haute société se comportaient de cette façon tout le temps.

Elle s'effondra sur son lit, laissant échapper un gémissement de frustration.

Cela n'avait pas vraiment d'importance quelle possibilité était plus proche de la vérité, aucune des trois n'avait une réponse catégorique.

-Susannah ?

Susannah leva les yeux pour voir la tête de sa sœur apparaître dans la mince ouverture de la porte.

-Ta porte était ouverte, déclara Letitia.

-Non, elle ne l'était pas.

-Très bien elle ne l'était pas, déclara Letitia, en entrant, mais je t'ai entendu pousser des sons étranges et j'ai pensé que je devrais vérifier que tu allais bien.

-Non, déclara Susannah, retournant son regard vers le plafond, tu m'as entendu pousser des sons étranges et tu voulais savoir ce que je faisais.

-Eh bien, cela aussi, admis Letitia.

Puis, comme Susannah ne répondit pas, elle ajouta :

-Qu'est ce que tu faisais alors ?

Susannah sourit au plafond.

-Je poussais des sons étranges !

-Susannah !

-Très bien, déclara Susannah, car il était presque impossible de garder un secret pour Letitia.

-J'essaie de guérir mon cœur brisé, et si tu parles de guérir mon âme esseulée, je te...

-Tu vas me couper les cheveux ?

-Te couper les jambes.

Letitia sourit comme elle referma la porte derrière elle.

-Mes lèvres sont scellées, assura t-elle en traversant la chambre pour s'asseoir sur le lit.

-Est-ce le Comte ?

Susannah hocha la tête.

-Oh, bien.

Piquée par la curiosité, Susannah s'assit.

-Pourquoi est-ce bien ?

-Parce que je n'apprécie pas le Comte.

-Tu ne connais même pas le Comte.

Letitia haussa les épaules.

-Il est facile de discerner son caractère.

Susannah se mit à réfléchir. Elle n'était pas certaine que l'opinion de Letitia fût correcte. Après tout, elle avait passé ces six derniers mois à penser que David était hautain, froid et insensible.

Bien sûr, son opinion avait surtout été principalement basée sur ce que lui avait dit Clive. Non, Letitia avait sûrement tort. Parce qu'une fois que Susannah avait passé plus de temps avec David, sans Clive... eh, bien, il n'avait pas fallu longtemps pour qu'elle tombe amoureuse de lui.

-Que dois-je faire ? Chuchota Susannah.

Letitia ne lui fut pas d'un grand secours.

-Je ne sais pas.

Susannah secoua la tête.

-Moi non plus.

-Sait-il ce que tu ressens ?

-Non. Je ne pense pas qu'il le sache.

-Sais-tu ce qu'il ressent pour toi ?

-Non.

Letitia émit un bruit d'impatience.

-Penses-tu qu'il ait des sentiments pour toi ?

Les lèvres de Susannah s'étirèrent en une grimace incertaine.

-Je pense qu'il pourrait en avoir.

-Alors, tu devrais lui dire ce que tu ressens.

-Et me faire passer pour une imbécile.

-Ou te retrouver au comble du bonheur.

-Ou être une imbécile, lui rappela Susannah.

Letitia se pencha en avant.

-Serait-ce si désobligeant, Susannah ou épouvantable si tu te retrouvais embarrassée ? Après tout, tu pourrais endurer n'importe quelle offense après l'immense blessure que tu as endurée l'été dernier.

-Ce serait pire, chuchota Susannah.

-Mais personne ne le saurait.

-David le saurait.

-C'est une seule personne, Susannah.

-Il est la seule personne qui compte.

-Oh, dit Letitia, semblant être un peu étonnée, et beaucoup excité. Si c'est ce que tu ressens, alors tu dois lui dire.

Comme Susannah ne fit rien que gémir, elle ajouta :

-Qu'est-ce qui pourrait t'arriver de pire ?

Susannah braqua sur elle un regard sévère.

-Je ne veux même pas me poser la question.

-Tu dois lui dire ce que tu ressens.

-Pourquoi, afin que tu vives par procuration toutes mes humiliations ?

-Pour ton bonheur, dit Letitia d'une manière significative. Il t'aimera en retour, j'en suis sûr. D'ailleurs, probablement qu'il t'aime déjà.

-Letitia, tu n'as pas le moindre fait sur lequel baser une telle supposition.

Mais Letitia ne lui prêta pas attention.

-Tu dois y aller ce soir, dit-elle soudainement.

-Ce soir ? Répondit Susannah en écho. Où ? Je ne pense pas que nous ayons une invitation pour ce soir. Mère planifie tout pour le reste de la maison.

-Exactement. Ce soir est la seule nuit de la semaine où tu pourras te faufiler à l'extérieur et lui rendre une visite chez lui.

-Chez lui ? Hurla presque Susannah.

-Ce que tu dois lui dire, doit être dit en privé. Et tu ne trouveras jamais un moment en privé au cours d'un bal à Londres.

-Je ne peux pas aller à son domicile, protesta Susannah. Je serai ruinée.

Letitia haussa les épaules.

-Pas si personne ne te voit.

Susannah réfléchit longuement. David ne le dirait jamais à personne, de cela elle en était certaine. Même s'il la rejetait, il ne ferait rien qui mettrait sa réputation en danger. Il la mettrait dehors sans ménagement, lui trouverait une voiture et la renverrait discrètement à la maison.

D'une certaine façon, elle n'avait rien à perdre, sauf sa fierté. Et, bien sûr, son cœur.

-Susannah ? Murmura Letitia, vas-tu le faire ?

Susannah releva le menton et regarda sa sœur droit dans les yeux en hochant la tête. Son cœur, après tout, était déjà perdu.

Chapitre 7

Et au milieu de tout ce froid, cette neige, cette glace, ce vent glacial... ainsi, au milieu de ce temps abominable, peut-on le dire très honnêtement, et votre dévouée chroniqueuse peut vous le rappeler, cher lecteur, que le jour de la Saint Valentin approche ?

Le temps pour vous de sortir du magasin de papeterie pour écrire un mot d'amour ou peut-être, pour faire bonne mesure, en allant chez le confiseur ou la fleuriste.

Messieurs de la haute société, le moment est venu d'expié tous vos péchés et transgressions. Ou au moins essayer.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

4 Février 1814.

Le bureau de David était habituellement impeccable, chaque livre était à sa place sur l'étagère ; chaque papier et document était organisé en piles ordonnées, ou mieux encore, classé dans les dossiers et les tiroirs appropriés, et rien, absolument rien, ne recouvrait le sol à part le tapis et les meubles.

Ce soir, cependant, la pièce était jonchée de papiers. De papiers chiffonnés. De mots d'amour, pour être précis.

David n'avait pas l'âme d'un romantique, ou du moins pas la vision, mais il savait ce que l'on était censé acheter à sa Valentine chez H. Dobbs & Co.

Et donc, ce matin-là, il était parti pour New Bridge Street, en passant à travers la ville par la cathédrale Saint-Paul, et était allé acheter l'une de leur plus belle carte de Saint Valentin.

Toutes ses tentatives d'écriture fleurie et de poésie romantique avaient été une catastrophe, néanmoins, si à midi il se retrouvait une fois de plus dans les confins calmes de la H. Dobbs & Co., pour acheter une autre de leur plus belle carte de Saint Valentin, cette fois-ci c'était pour en acheter un ensemble de douze cartes au lieu de la demi-douzaine qu'il était venu acheter dans la matinée.

L'affaire entière avait été gênante, mais pas aussi gênante que lorsqu'il s'était précipité dans le magasin ce soir-là, précisément cinq minutes avant qu'il ne ferme ses portes, après avoir fait la course à travers la ville à une vitesse que l'on ne pourrait pas qualifier d'imprudente (bien que stupide et folle seraient également venus à l'esprit).

Le propriétaire était clairement un professionnel par excellence, parce qu'il n'avait même pas émis un sourire comme il remettait à David tout un lot de cartes (dix-huit en tout), puis lui avait suggéré également l'achat d'un petit livre appelé « Writers Valentine », qui offrait des instructions sur la façon de rédiger un mot d'amour pour tout type de destinataire.

David avait été consterné que lui, qui avait fini premier en littérature à Oxford, en soit réduit à utiliser un guide pour écrire cette maudite lettre d'amour. Mais il avait accepté sans un mot, et en fait, sans être épargné de la sensation d'une brûlure sur son visage.

Bon Dieu, il avait rougi. A quand remontait la dernière fois où il avait rougi ? De toute évidence, la journée ne pouvait pas le mener plus loin que l'enfer.

Et à dix heures du soir, il était là, assis dans son bureau, avec une seule carte de la Saint Valentin sur son bureau, trente-cinq autres éparpillées dans la pièce, dans divers états de papiers froissés.

Une seule carte. Une dernière chance d'écrire cette maudite carte correctement. Il soupçonnait que H. Dobbs & Co pourrait ne pas être ouvert le samedi, et il savait qu'ils n'étaient pas ouverts le dimanche, s'il ne s'appliquait pas sur celle-là, il serait probablement bloqué jusqu'à lundi avec cette terrible tâche qui pesait sur sa tête.

Il laissa retomber sa tête en arrière et gémit. C'était juste une lettre d'amour.

Une simple carte de Saint Valentin. Cela ne devrait pas être si difficile. Il ne pouvait même pas qualifier cela comme un grand geste. Mais qu'est-ce que l'on pouvait dire à une femme qu'on voulait aimer pour le restant de sa vie ?

Ce stupide livre « Valentine Writers » ne lui avait donné aucuns conseils à ce sujet, où du moins aucuns applicables lorsque l'on craignait la colère de la dame en question à cause de son comportement stupide pour s'être querellé avec son frère.

Il baissa les yeux sur la carte vierge et la regarda. Ses yeux commençaient à le piquer et il se força à cligner des yeux.

-Milord ?

David leva les yeux. Jamais une interruption de son majordome n'avait été si bien accueillie.

-Milord, il y a une dame ici qui veut vous voir.

David laissa échapper un soupir de fatigue. Il ne s'imaginait pas qui elle pouvait être. Peut-être que c'était Anne Miniver, qui pensait probablement qu'elle était encore sa maîtresse car il n'avait pas eu l'occasion de lui dire qu'il en avait fini avec elle.

-Faites-la monter, dit-il à son majordome.

Il supposait qu'il pouvait être reconnaissant envers Anne de s'être donnée la peine de faire tout ce chemin depuis Holborn.

Il poussa un petit grognement d'irritation. Il aurait pu facilement s'arrêter chez elle car il était passé six fois aujourd'hui dans la rue Holborn, en se rendant à la boutique du papetier. La vie était simplement pleine de délicieuses petites ironies, n'est-ce pas ?

David se leva, car il ne serait vraiment pas poli d'être assis lorsque Anne arriverait. Elle avait beau être née du mauvais côté du ruisseau, et elle avait certainement vécu sa vie sans se soucier des convenances, mais elle était quand même à sa manière une dame, et elle ne méritait pas moins qu'une conduite irréprochable de sa part.

Il se dirigea vers la fenêtre en attendant qu'elle arrive, tirant les lourdes tentures sur le côté pour regarder fixement la nuit aussi noire que de l'encre.

-Milord, entendit-il son majordome.

Puis :

-David ?

Il se retourna. Ce n'était pas la voix d'Anne.

-Susannah ! Dit-il incrédule, hochant sèchement la tête pour congédier son majordome.

-Que faites-vous ici ?

Elle lui répondit par un sourire nerveux, comme elle regardait tout autour de son bureau.

David gémit intérieurement. Les cartes froissées de la Saint Valentin étaient partout. Il pria pour qu'elle soit trop polie pour le mentionner.

-Susannah ? Demanda t-il à nouveau, de plus en plus inquiet.

Il ne pouvait pas imaginer une circonstance qui la contraindrait à rendre visite à un monsieur célibataire, à son domicile. Et en plus dans le milieu de la nuit.

-Je suis désolée de vous déranger, dit-elle, en regardant par-dessus son épaule, même si le majordome avait fermé la porte quand il avait pris congé.

-Ne vous tourmentez pas pour cela, lui dit-il, se retenant d'une forte envie de se précipiter à son côté.

Il devait y avoir un problème, il n'y avait aucune autre raison pour qu'elle soit ici. Et pourtant, il ne se fiait pas à lui-même pour se tenir à ses côtés, il ne savait pas comment le faire sans la prendre dans ses bras.

-Personne ne m'a vue, lui assura t-elle en mordant sa lèvre inférieure. Je m'en suis assurée, et...

-Susannah, quel est le problème ? Déclara t-il intensément, perdant espoir de respecter la promesse de se tenir éloigné d'au moins trois pas d'elle.

Il vint rapidement à ses côtés, et comme elle ne répondait pas, il prit sa main dans la sienne.

-Quel est le problème ? Pourquoi êtes-vous ici ?

Mais ce fut comme si elle n'avait pas entendu. Elle regarda par-dessus son épaule, serrant et desserrant la mâchoire avant de finalement dire :

-Vous ne serez pas pris au piège par le mariage avec moi, si c'est ça votre souci.

Son emprise sur sa main se détendit. Ce n'était pas sa préoccupation. Cela aurait été plutôt son plus grand désir.

-Je suis venue...

Elle avala nerveusement sa salive et le regarda enfin. La force qui se dégageait de son regard le fit presque chanceler. Ses yeux, si sombres et lumineux, étaient étincelants, non pas de larmes contenues, mais de quelque chose d'autre. D'émotion, peut-être. Et ses lèvres –mon dieu, aurait-il encore l'occasion de les goûter ? Il fallait être un saint pour ne pas avoir envie de l'embrasser à cette minute même.

-Je suis venue vous dire quelque chose, dit-elle, sa voix chantant presque dans un murmure.

-Ce soir ?

Elle hocha la tête.

-Ce soir.

Il attendit, mais elle ne dit rien, elle détourna juste les yeux et avala de nouveau, comme si elle essayait de dominer ses nerfs.

-Susannah, lui dit-il en touchant sa joue, vous pouvez me parler.

Sans trop le regarder, elle dit :

-J'ai pensé à vous... et je... je...

Elle leva les yeux.

-C'est très difficile.

Il sourit doucement.

-Je promets... que quoi que vous me disiez, cela restera entre nous deux.

Elle laissa échapper un petit rire, mais c'était plutôt un son désespéré.

-Oh, David, dit-elle, ce n'est pas ce genre de secret. C'est juste...

Elle ferma les yeux secouant lentement la tête.

-C'est que je n'ai pas cessé de penser à vous, dit-elle, rouvrant les yeux, mais regardant sur le côté pour éviter de le regarder directement. C'est que je ne peux plus m'empêcher de penser à vous et je... je.

Son cœur bondit. Que voulait-elle dire ?

-Je me demandais juste, dit-elle, ses mots sortant dans une ruée de souffles et de paroles. J'ai besoin de savoir...

Elle avala encore une fois et referma ses yeux, mais cette fois elle semblait presque ressentir de la douleur.

-Avez-vous pensé que vous pourriez tenir à moi ? Même un peu ?

Pendant un moment, il ne sut plus comment réagir. Et puis, sans parler, sans même y penser, il prit son visage dans ses mains et l'embrassa.

Il l'embrassa pour chaque émotion refoulée qui avait parcourue son corps depuis ces derniers jours. Il l'embrassa, jusqu'à ce qu'il n'ait aucun autre choix, que de se séparer, si ce n'est que pour reprendre sa respiration.

-Je tiens à toi, dit-il, et il l'embrassa de nouveau.

Susannah se mit à fondre dans ses bras, vaincue par l'intensité de sa passion.

Ses lèvres se mirent à voyager de sa bouche à son oreille, laissant une traînée de feu le long de sa peau.

-Je tiens à toi, chuchota t-il, avant de déboutonner son manteau et le laissant tomber sur le plancher.

-Je tiens à toi.

Ses mains se déplacèrent sur toute la longueur de son dos jusqu'à ce qu'elles prennent ses fesses en coupe. Susannah haleta à l'intimité de son geste. Elle pouvait sentir le renflement dur et chaud à travers le tissu de son pantalon, sa passion dans chaque battement de son cœur et le halètement de son souffle irrégulier.

Et puis il commença à lui murmurer les mots dont elle avait toujours rêvés. Puis il s'inclina brusquement, juste assez loin pour qu'elle puisse regarder profondément dans ses yeux et lui dit :

-Je t'aime, Susannah. J'aime ta force et j'aime ta beauté. J'aime ton cœur chaleureux et j'aime ton esprit cinglant. J'aime ton courage et...

Sa voix se brisa et Susannah haleta quand elle réalisa, qu'il y avait des larmes dans ses yeux.

-Je t'aime, lui dit-il. C'est ce qu'il y a de plus important à dire.

-Oh, David, dit-elle, avalant pour retenir ses larmes, je t'aime aussi. Je ne savais même pas ce que signifiait l'amour jusqu'à ce que je te rencontre.

Il toucha son visage avec tendresse, avec révérence et elle pensa qu'elle pourrait lui en dire plus sur la façon dont elle l'aimait, mais alors elle aperçut quelque chose d'étrange...

-David, demanda t-elle, pourquoi y a t-il du papier partout dans ton bureau ?

Il s'éloigna, puis commença à se précipiter dans la pièce en essayant de rassembler toutes les cartes chiffonnées.

-Ce n'est rien, murmura t-il, en saisissant la poubelle et en entassant les cartes à l'intérieur.

-Ce n'est rien, dit-elle souriant en le regardant.

Elle n'aurait jamais pensé, qu'un homme de sa taille et de sa carrure, puisse courir aussi aisément.

-J'étais juste... j'ai été... euh...

Il se pencha et ramassa un autre morceau de papier froissé.

-Ce n'est rien.

Susannah alla regarder celui qu'il avait oublié, légèrement au-dessus de son bureau, mais comme elle se penchait il essaya de l'attraper.

-Je vais prendre ça, déclara rapidement David, tendant la main pour le saisir.

-Non, dit-elle, riant comme elle s'éloignait pour qu'il ne puisse le prendre. Je suis curieuse.

-Ce n'est rien d'intéressant, marmonna t-il, faisant une dernière tentative pour le récupérer.

Mais Susannah l'avait déjà défroissé. Il y a tant de choses que je voudrai dire, lut-elle. Comme comment vos yeux...

Et c'était tout.

-Qu'est-ce que c'est ? Demanda t-elle.

-Une carte pour la Saint Valentin, murmura t-il.

-Pour moi ? Demanda t-elle, en essayant de garder une note d'espoir dans sa voix.

Il hocha la tête.

-Pourquoi ne l'as-tu pas terminé ?

-Pourquoi je n'ai pas terminé l'une d'entre elles ? Riposta t-il, en agitant son bras vers la salle, où des dizaines d'autres cartes inachevées avaient été éparpillées. Parce que je ne comprenais pas ce que je voulais dire. Ou peut-être que je savais, mais je ne savais pas comment le dire.

-Qu'est-ce que tu voulais dire ? Chuchota t-elle.

Il fit un pas en avant, et pris ses mains dans les siennes.

-Veux-tu m'épouser ? Demanda t-il.

Pendant un moment elle fut frappée de mutisme. L'émotion dans ses yeux la tenait hypnotisée, puis ses yeux se remplirent de larmes. Et enfin, s'étouffant sur les mots, elle répondit :

-Oui. Oh, David, oui.

Il leva sa main à ses lèvres.

-Je dois te ramener chez toi, murmura t-il, mais cela ne semblait pas être ce qu'il aurait voulu lui dire.

Elle ne dit rien, parce qu'elle ne voulait pas partir. Non pas encore, du moins.

Ceci était un moment qu'elle voulait savourer.

-Ce serait la chose la plus raisonnable à faire, dit-il, mais son autre main volait déjà autour de sa taille, la plaquant contre lui.

-Je ne veux pas partir, murmura t-elle.

Ses yeux se dilatèrent.

-Si tu restes, dit-il d'une voix douce, tu ne repartiras pas d'ici innocente. Je ne pourrai pas...

Il s'arrêta et déglutit, comme s'il essayait de garder son contrôle.

-Je ne suis pas assez fort, Susannah. Je suis seulement un homme.

Elle prit sa main et l'appuya sur son cœur.

-Je ne veux pas partir, dit-elle. Maintenant que je suis ici, maintenant que je suis finalement avec toi, je ne veux plus partir. Pas encore.

Sans un mot, ses mains trouvèrent les boutons à l'arrière de sa robe, faisant glisser chacun d'entre eux. Susannah haleta, comme elle sentit la fraîcheur de l'air toucher sa peau, suivie par la chaleur surprenante des mains de David.

Ses doigts glissèrent de haut en bas sur son dos, légers comme la caresse d'une plume.

-En es-tu certaine ? Lui murmura t-il durement à l'oreille.

Susannah ferma les yeux, touchée qu'il lui laisse une chance de se rétracter.

Elle hocha la tête, puis lui dit ces simples mots :

-Je veux être à toi, murmura t-elle.

Ils devaient être dits –pour lui, pour elle.

Pour eux.

Il gémit, la prit dans ses bras et la porta à travers la pièce, donnant un coup de pied à la porte entrouverte menant à... Susannah regarda autour d'elle. C'était sa chambre. Ou ça devait l'être.

Luxuriante et sombre, la pièce était intensément masculine, avec des rideaux et un couvre-lit bourgogne.

Quand il la déposa sur le lit massif, elle se sentit féminine et délicieusement coupable d'être une femme et d'être aimée. Elle se sentait nue et exposée, même avec sa robe encore vaguement accrochée à ses épaules.

Il semblait comprendre ses craintes, commença à retirer ses vêtements avant de continuer pas les siens. Il recula, ses yeux ne quittant pas son visage comme il défaisait les boutons de ses manchettes.

-Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, lui dit-il.

Il n'y avait pas que lui. Comme elle le regardait se déshabiller dans la lueur des bougies, elle fut frappée par sa pure beauté masculine. Elle n'avait jamais vu une poitrine d'homme nue avant, mais elle ne s'imaginait même pas faire une comparaison avec un autre que David comme il laissait sa chemise tomber sur le plancher.

Il glissa sur le lit à côté d'elle, son corps correspondant à la longueur du sien, ses lèvres trouvant les siennes dans un baiser affamé. Il la toucha respectueusement, tirant doucement sa robe jusqu'à ce que se ne soit plus qu'un souvenir.

Susannah retint son souffle à la sensation de sa peau contre ses seins. Mais de toute façon ce n'était plus le moment ni le lieu pour se sentir embarrassée, comme il la fit rouler sur le dos, appuyant son corps contre le sien, gémissant d'une voix rauque comme il plaquait ses hanches entre ses jambes.

-J'en ai rêvé, chuchota t-il, se soulevant juste assez pour regarder son visage.

Ses yeux étaient brûlants, et même dans la faible lueur de la lumière qui ne lui permettait pas d'en voir la couleur, quelque part, elle les sentait, brûlant d'un intense vert vif comme ils parcouraient son corps.

-J'ai rêvé de toi, dit-elle timidement.

Ses lèvres s'incurvèrent en un sourire dangereusement masculin.

-Dis-moi, lui commanda t-il doucement.

Elle rougit, sentant la chaleur balayer son corps tout entier, mais elle réussit à murmurer :

-J'ai rêvé que tu m'embrassais.

-Comme cela ? Murmura t-il, l'embrassant sur le nez.

Souriant, elle secoua la tête.

-Comme cela ? Demanda t-il caressant ses lèvres des siennes.

-Un peu, admit-elle.

-Ou peut-être, réfléchit-il, ses yeux prenant une lueur diabolique. Comme cela.

Ses lèvres tracèrent une traînée sur toute la longueur de sa gorge, se déplaçant jusqu'à la rondeur de ses seins pour se refermer sur l'un de ses mamelons.

Susannah laissa échapper un petit cri de surprise... qui se transforma rapidement en un gémissement sourd de plaisir.

Elle n'avait jamais rêvé qu'une telle chose soit possible, ou d'une sensation de ce genre. Il avait une bouche malicieuse et une langue espiègle, et il la fit se sentir comme une femme perdue et dépravée. Et elle aimait chaque moment.

-Etait-ce comme cela ? Demanda t-il, continuant son incessante torture, même en murmurant ces paroles.

-Non, dit-elle d'une voix tremblante, je n'aurais jamais pu rêver de cela.

Il leva la tête pour contempler avidement son visage.

-Il y a tellement plus, mon amour.

Il se leva et rapidement se dépouilla de son pantalon, le laissant étonnamment nu. Susannah haleta à sa vue, ce qui lui provoqua un gloussement.

-Ce n'est pas ce à quoi tu t'attendais ? Lui demanda t-il, comme il reprit place à ses côtés.

-Je ne sais pas à quoi je m'attendais, admit-elle.

Son expression devint sérieuse comme il lui caressa les cheveux.

-Il n'y a rien à craindre, je te le promets.

Elle regarda son visage, à peine capable de contenir son amour pour cet homme. Il était si bon, si honnête, si vrai.

Et il prit soin d'elle -non pas comme une possession ou par convenance, mais pour elle, la personne qui était à l'intérieur. Elle avait été suffisamment dans la société pour avoir entendu des chuchotements de ce qui transpirait sur les nuits de noces, et elle savait que tous les hommes ne se comportaient pas avec une telle considération.

-Je t'aime, lui dit-il, n'oublie jamais ça.

-Jamais, promit-elle.

Et puis les mots cessèrent. Ses mains et ses lèvres la portèrent au paroxysme de l'excitation, au bord de quelque chose d'audacieux et d'inconnu. Il l'embrassa, la caressa et l'aima jusqu'à ce qu'elle soit tendue et frémissante d'attente.

Puis, juste au moment où elle était certaine qu'elle ne pourrait pas le supporter une minute de plus, il mit son visage en face du sien, et pressa sa virilité contre elle, l'exhortant à ouvrir encore plus les jambes.

-Tu es prête pour moi, lui dit-il, les muscles de son visage, contractés par son effort pour se contrôler.

Elle hocha la tête. Elle ne savait pas quoi faire d'autre. Elle n'avait aucune idée si elle était prête pour lui, elle n'était même pas certaine de savoir ce qui était supposé faire qu'elle soit prête. Mais elle voulait quelque chose de plus, ça elle en était certaine.

Il poussa en elle, juste un peu, mais assez pour qu'elle se mette à haleter sous le choc de l'invasion.

-David ! Souffla t-elle, se raccrochant à ses épaules.

Ses dents se serrèrent, et il avait presque l'air de souffrir pour elle.

-David ?

Il poussa en avant de nouveau, lentement, lui permettant de prendre son temps pour l'accueillir. Elle respira de nouveau, mais lui demanda alors :

-Est-ce que tout va bien ?

Il laissa échapper un petit rire confus.

-Bien, dit-il en touchant son visage. Juste un peu... je t'aime tellement, c'est dur de se retenir.

-Ne le fait pas, dit-elle doucement.

Il ferma les yeux un instant, puis l'embrassa doucement sur les lèvres.

-Tu ne comprends pas, chuchota t-il.

-Explique-moi.

Il poussa en avant. Susannah laissa sortir un petit « oh » de surprise.

-Si je vais trop vite, je vais te faire mal, lui expliqua t-il, et je ne pourrais pas le supporter.

Il avança encore, gémissant sous la poussée.

-Mais si je vais lentement...

Susannah n'avait pas pensé qu'il apprécierait particulièrement d'aller lentement et à vrai dire, elle n'appréciait pas tellement non plus. Il n'y avait rien de mal à cela, et la plénitude de la sensation était plutôt intrigante, mais elle avait perdu le sentiment d'urgence qu'elle avait ressenti quelques instants plus tôt.

-Cela peut devenir douloureux, dit-il en appuyant encore en elle, mais seulement pour un instant, je le promets.

Elle le regarda, tenant délicatement son visage dans ses mains.

-Je ne suis pas inquiète, dit-elle tranquillement.

Et elle ne l'était pas. Ce fut la chose la plus étonnante. Elle avait complètement confiance en cet homme. Avec son corps, avec son esprit et avec son cœur. Elle était prête à se joindre à lui dans tous les sens du terme, pour unir sa vie à la sienne pour l'éternité.

Penser à cela lui donna tant de joie, qu'elle craignit d'exploser. Et puis soudain, il fut entièrement en elle, et il n'y eut pas de douleur, juste un sentiment d'inconfort. Il se tint immobile pendant un moment, son souffle devint rapide, et puis après avoir chuchoté son nom, il commença à se mouvoir.

Au début, Susannah ne réalisa même pas ce qui se passait. Il bougeait lentement, avec un rythme régulier qui l'hypnotisait. Et cette excitation qu'elle avait ressentie auparavant, le besoin désespéré de l'accomplissement, recommença à grandir en elle.

Au début, la sensation fut petite, comme une graine minuscule de désir mais ensuite elle grandit, jusqu'à recouvrir chaque pouce de son corps. Puis il perdit son rythme, et ses mouvements devinrent frénétiques.

Elle alla à la rencontre de chaque poussée, incapable de contenir son besoin de se déhancher, de se tordre sous lui ou de le toucher là où ses mains pouvaient l'atteindre. Et juste au moment où elle pensa qu'elle ne pourrait probablement le supporter plus longtemps, qu'elle mourrait sûrement si elle continuait sur ce chemin, son monde explosa.

A ce moment là, le corps entier de David se modifia, comme s'il avait soudainement lâché le dernier fil de son contrôle, et il poussa un cri triomphant, avant de s'écrouler sur elle, incapable de faire autre chose que de respirer.

Son poids était stupéfiant, mais il y avait quelque chose de si... réconfortant de le sentir comme cela sur elle. Susannah n'aurait jamais voulu qu'il parte.

-Je t'aime, dit-il, une fois qu'il put parler. Je t'aime tellement.

Elle l'embrassa.

-Je t'aime aussi.

-Veux-tu m'épouser ?

-Je t'ai déjà dit oui.

Il sourit malicieusement.

-Je sais, mais veux-tu m'épouser demain ?

-Demain ? Haleta t-elle, se tortillant sous lui.

-Très bien, maugréa t-il, la semaine prochaine. Cela me prendra certainement au moins quelques jours pour avoir une licence spéciale.

-Es-tu certain ? Demanda t-elle.

Comme elle aurait voulu crier sa joie de sa hâte de la faire sienne mais elle savait que sa position dans la société était importante pour lui. Les Mann-Formsbys ne se mariaient pas avec une petite cérémonie hâtivement arrangée.

-Il y aura des commérages, ajouta t-elle.

Il haussa les épaules.

-Je ne m'inquiète pas. Et toi ?

Elle secoua la tête, son sourire s'étendant à travers son visage.

-Bien, grogna t-il, l'attirant dans ses bras. Mais peut-être que nous devrions sceller l'affaire plus fermement.

-Plus fermement ? Glapit-elle.

Il semblait la tenir tout à fait fermement en effet.

-Bien sûr, murmura t-il, prenant le lobe de son oreille entre ses dents et le mordillant jusqu'à ce qu'elle tremble de délice.

-Juste au cas où tu ne sois pas tout à fait convaincue que tu m'appartiens.

-Oh, je le suis, haleta t-elle quand sa main se referma autour de son sein. Tout à fait convaincue, je te l'assure.

Il sourit diaboliquement.

-J'ai besoin de plus d'assurance.

-Plus ?

-Plus, dit-il, tout à fait sûr. Beaucoup plus. Beaucoup, beaucoup plus...

Epilogue

Un heureux jour de Saint Valentin, chers lecteurs, et avez-vous entendu les nouvelles ? Le Comte de Renmister a épousé Miss Susannah Ballister !

Si vous êtes en colère parce que vous n'avez pas reçu d'invitation, vous pouvez être réconforté sur le fait que personne ne n'en a reçue, sauf, peut-être leur famille, y compris Monsieur et Madame Snowe-Mann-Formsby.

(Ah comme votre dévouée chroniqueuse aime écrire ce nom. Il apporte un sourire sur le visage, n'est-ce pas ?)

Selon l'opinion générale le couple est comblé de bonheur, et Lady Shelbourne semble tout à fait ravie, ainsi que tous ceux qui ont entendu parler, qu'ils assisteraient à son bal de ce soir.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

14 Février 1814.

-Nous arrivons, murmura le Comte de Renmister à sa nouvelle épouse.

Susannah soupira simplement.

-Devons-nous y aller ?

Il leva les sourcils.

-Je pensais que tu voulais y assister ?

-Je pensais que toi, tu voulais y assister.

-Tu te moques de moi ? Je préfère rentrer à la maison, pour te dénuder.

Susannah rougit.

-Aha. Je vois que tu es d'accord avec moi.

-Nous sommes attendus, dit-elle sans conviction.

Il haussa les épaules.

-Cela ne m'inquiète pas. Et toi.

-Pas si cela ne t'inquiète pas.

Il l'embrassa doucement, lentement, mordillant ses lèvres.

-Puis-je commencer le processus de te mettre entièrement nue maintenant ?

Elle sauta en arrière.

-Bien sûr que non !

Mais il avait l'air si déconfit, qu'elle ajouta :

-Nous sommes dans une voiture !

Son visage morose ne se ranima pas.

-Et il fait froid dehors.

Il éclata de rire, puis tapa sur la paroi de l'attelage et indiqua au cocher qu'ils rentraient chez eux.

-Oh, dit-il, avant que je n'oublie. J'ai une carte de Saint Valentin pour toi.

-Vraiment ?

Elle sourit joyeusement.

-Je pensais que tu y avais renoncé.

-Eh bien, j'en ai écrit une. Et c'est une bonne chose que tu sois bel et bien mariée avec moi pour l'éternité, parce qu'il ne faut pas que tu t'attendes à des mots fleuris et d'autres fantaisies pour la Saint Valentin dans l'avenir. Cette tentative a failli me tuer.

Curieusement, elle prit le pli dans ses mains. Il était avait été scellé avec un morceau de cire rouge à cacheter. Susannah savait qu'il scellait d'habitude sa correspondance avec de la cire bleue foncée et elle fut touchée qu'il est fait cet effort supplémentaire avec du rouge.

Minutieusement, elle ouvrit la missive et la lissa sur ses genoux.

Il n'y avait que trois mots.

-C'était vraiment tout ce que je voulais dire, dit-il.

-Oh, David, murmura t-elle, les yeux remplis de larmes.

-Je t'aime aussi.